

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (au 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France : Un An : 35 fr. - 6 Mois : 19 fr. - 3 Mois : 10 fr.
 Étranger : Un An : 70 fr. - 6 Mois : 36 fr. - 3 Mois : 20 fr.
 Les abonnements sont faits d'avance sans remboursement.
 Les mandats-poste sont acceptés.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléphone : Wagram 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LES PETITS-FILS DE GARIBALDI AU MUSÉE DE L'ARMÉE



Le colonel Peppino Garibaldi (1) et son frère, le capitaine Ricciotti Garibaldi (2), sont venus, hier matin, visiter le Musée de l'Armée, aux Invalides. Le général Niox a ménagé aux deux brillants officiers une chaleureuse réception. On a présenté au colonel et au capitaine Garibaldi le drapeau allemand pris en 1870 par leur glorieux grand-père, Giuseppe Garibaldi. C'est ce trophée que nous reproduisons ici.

La journée

du 26 Janvier (177^e de la guerre)

L'ennemi a tenté une forte attaque à l'est d'Ypres; elle a été immédiatement arrêtée avec des pertes sérieuses pour les assaillants.

Cinq attaques successives contre les Anglais, près de La Bassée, ont été également repoussées.

Un Zeppelin a été détruit par des bateaux russes près de Libau.

La situation militaire

Pendant que les opérations perdent de plus en plus un caractère défensif sur les deux théâtres d'opérations, par suite de la mauvaise saison, et que les adversaires se bornent à maintenir leurs positions respectives et à préparer en arrière les concentrations de forces nécessaires pour rompre l'équilibre, une campagne d'un autre genre, infiniment mêlée d'ailleurs à l'action militaire, se poursuit dans tous les pays belligérants ou neutres. La diplomatie allemande déploie tout son génie d'intrigue et de duplicité pour entretenir chez les uns et chez les autres d'abord l'illusion que la force allemande sera tôt ou tard victorieuse, et surtout l'équivoque sur les origines et les mobiles de la guerre et sur les procédés employés dans les deux camps pour en amener le dénouement.

C'est ainsi qu'elle agit à Rome et à Bucarest pour détourner les dangers d'une intervention italo-roumaine; c'est ainsi qu'elle essaie de jeter la discorde dans les relations anglo-américaines, en excitant les susceptibilités et les inquiétudes des businessmen américains.

Sa propagande, extrêmement active, se poursuit partout sous les formes les plus variées et les plus insidieuses; elle était préparée par un service d'espionnage admirablement organisé et qui fonctionne encore, plus qu'on ne le croit, chez nous et chez nos alliés.

Et ce qu'il y a d'étrange et de déplorable, c'est que quelques esprits s'y soient laissés prendre et, non contents de garder des sympathies secrètes pour l'Allemagne, essayent en sourdine et par des déclarations ambiguës de créer un mouvement d'opinion en faveur de médiations et de transactions qui mettraient fin à la formidable hécatombe.

On comprend que pour protester contre de pareilles tendances, des voix officielles, voix de souverains, voix d'hommes d'Etat, voix de chefs d'armées se soient élevées et aient donné aux peuples qui sont dans la lutte, ou qui la contemplent, incertains de leur décision, des affirmations solennelles de la vérité, du droit et de la justice.

Dans un discours prononcé tout récemment à Pétersbourg, dans un grand banquet anglo-américain, l'ambassadeur d'Angleterre, sir George Buchanan, a prononcé un discours qui est un véritable manifeste politique. Les lecteurs d'Excelsior en ont lu de larges extraits dans le numéro du 2 janvier dernier. Il a été commenté comme il le devait par la presse russe et a été suivi d'une déclaration officielle du gouvernement impérial.

Ces communications répondaient à des assertions regrettables d'un vieil homme d'Etat russe, le comte de Witte, dont le nom sonne à l'allemande, et qui a joué d'ailleurs en Russie un rôle politique néfaste.

Il est bon, il est nécessaire que l'on sache partout, dans le monde entier, sauf peut-être en Allemagne et en Autriche, qui bouillent en vase clos, que la franchise des actes et des paroles domine la conduite politique et militaire des puissances alliées, qu'entre elles l'union est indissoluble et produira tous ses effets pour la victoire finale, qu'elles sont capables de mener jusqu'au bout l'effort nécessaire, et que si d'autres puissances veulent se ranger à leurs côtés, elles n'admettront leur concours qu'à condition d'un accord complet sur les idées de justice européenne, dont elles poursuivent la réalisation, et d'une entrée en ligne que ne doivent retarder aucune arrière-pensée et aucune combinaison d'opportunité.

Général X...

Conseil des ministres

Les ministres se sont réunis, hier matin, en Conseil à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. M. Millerand, ministre de la Guerre, a rendu compte du voyage qu'il vient de faire en Angleterre. La suite de la séance a été consacrée à l'examen de la situation diplomatique et militaire. Le prochain Conseil aura lieu jeudi.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du Mardi 26 Janvier

15 HEURES. — Sur le front de l'Yser, les troupes belges ont progressé dans la région de Pervyse.

Les Allemands ont lancé au point du jour,



contre nos tranchées à l'est d'Ypres, une attaque forte d'un bataillon qui a été arrêtée net : 300 morts, parmi lesquels le commandant de la compagnie de tête, sont restés sur le terrain. L'attaque devait être appuyée par des compagnies de deuxième ligne, mais celles-ci, sous le feu très précis de notre artillerie, n'ont pu sortir de leurs abris.

Près de La Bassée, à Givenchy et Quinchy, l'ennemi a lancé contre les lignes anglaises cinq attaques; après avoir légèrement progressé, les Allemands ont été repoussés en laissant sur le terrain de nombreux tués et 60 prisonniers, dont 2 officiers. Cette attaque avait été accompagnée d'une tentative de diversion sur plusieurs points de notre front.

Entre la route de Béthune-La Bassée et Aix-Neuville, une fraction ennemie, qui avait essayé de sortir de ses tranchées, a été instantanément arrêtée par le tir de notre infanterie et de notre artillerie.

Sur le reste du front, entre la Lys et l'Oise, duel d'artillerie.

A l'ouest de Craonne, l'ennemi a prononcé deux attaques successives d'une extrême violence : la première a été repoussée; la seconde a pénétré dans nos tranchées, mais, par une contre-attaque énergique, nos troupes ont regagné la presque totalité du terrain perdu; la lutte continue autour de l'élément de tranchée encore occupé par les Allemands.

Le combat naval de la mer du Nord

Un navire en détresse

AMSTERDAM. — Le *Telegraaf* reçoit de son correspondant à Nas :

« Des signaux de détresse ont été aperçus en mer, à 2 heures du matin.

« Les gardes-côtes croient qu'ils viennent d'un navire avarié dans le combat de dimanche. » — (Information.)

Une tentative qu'ils ne renouvelleront pas

LONDRES. — Le *Times* fait observer que par suite de la destruction du *Blücher* et de la mise hors de combat de deux autres croiseurs-dreadnoughts, l'Allemagne ne possède plus que deux croiseurs de cette même catégorie. Elle n'est donc plus en mesure, tant que les navires endommagés ne seront pas réparés, de renouveler sa tentative de bombardement sur la côte orientale anglaise, car elle ne voudra pas risquer des cuirassés d'une vitesse inférieure à celle des dreadnoughts.

Le « Viknor » perdu corps et biens

LONDRES (Communiqué officiel). — Le vaisseau auxiliaire *Viknor*, qui manque depuis quelques jours, doit être considéré comme perdu avec tout son équipage.

La cause de sa perte n'est pas connue, mais

En Champagne, tandis que l'artillerie ennemie montrait moins d'activité que les jours précédents, nos batteries ont tiré efficacement sur les positions allemandes.

En Argonne, dans la région de Saint-Hubert, nous avons enrayé par le feu une tentative d'attaque.

En Alsace, l'ennemi a employé activement ses lance-bombes contre nos positions à Hartmannswillerkopf, où il n'y a pas eu de nouveaux combats.

Il a bombardé Thann, Lembach et Senthelm.

23 HEURES. — Les troupes britanniques ont repoussé la nuit dernière une nouvelle attaque sur Givenchy-lès-La Bassée et ont achevé, par une contre-attaque, de réoccuper leurs positions de la veille. Le combat a été très chaud. Sur la seule route de Béthune à La Bassée, les Allemands ont laissé 300 morts.



Hier soir, à la suite de la violente contre-attaque déjà signalée, l'ennemi a pu pénétrer dans nos tranchées entre Heurtebise et le bois Foulon (ouest de Craonne) après leur complet bouleversement par des torpilles aériennes.

Nous avons contre-attaqué. Aux dernières nouvelles, une partie (le bois Foulon) du terrain perdu était reconquis.

En Argonne, nos troupes ont prononcé deux attaques vers Saint-Hubert et Fontaine-Madame. Elles ont réussi à prendre pied dans les tranchées récemment perdues et à bouleverser plusieurs sapes allemandes. Une contre-attaque ennemie a été repoussée.

La nuit du 25 au 26 a été calme en Alsace et dans les Vosges.

Rien d'important sur le reste du front.

quelques cadavres et des épaves ayant été rejetés sur la côte nord de l'Irlande, on suppose que, durant le récent orage, le *Viknor* a sombré ou bien qu'étant entraîné hors de sa route, a touché un champ de mines allemandes.

Le maréchal French félicite la flotte anglaise

LONDRES. — Le maréchal French a adressé le message suivant au premier lord de l'Amirauté :

Nous espérons, moi et l'armée en France, que vous voudrez bien accepter, vous et nos camarades de la marine royale, nos plus chaleureuses félicitations pour la victoire britannique dans la mer du Nord.

Nous vous prions de vouloir bien transmettre à l'amiral Beatty, au commodore Tyrwhitt, ainsi qu'aux officiers et aux hommes d'équipage, nos sentiments d'admiration et nos vœux les plus sincères.

La situation à Ostende

ROTTERDAM. — Le *Nieuwe Rotterdamse Courant* publie les informations suivantes sur la situation à Ostende :

« A Ostende, il ne reste plus que 6.000 habitants sur les 45.000 qui s'y trouvaient autrefois. Il n'y a plus de viande, excepté celle des chevaux blessés qui se vendent 20 francs. Il n'y a plus de légumes, plus de pain. A partir de 5 heures de l'après-midi, la population se réfugie dans les caves par crainte du bombardement. Tout le vin est rasé et est mélangé avec du jus de citrons et envoyé à l'armée sur l'Yser comme remède contre les maux d'estomac causés par l'insalubrité. »

NOS LEADERS

A l'œuvre

On est trop occupé de faits de guerre et d'œuvres d'assistance pour observer les menus faits qui permettent de constater les changements sociaux causés par l'état de guerre.

On parle du sort de la femme, de son effort, de son travail... N'est-ce pas à l'œuvre qu'il faut la juger ?

C'est ce qui frappe les étrangers, qui nous rendent souvent mieux justice que nous-mêmes...

Une lettre d'un de nos amis neutres, un Américain, résume en quelques traits dignes d'une plume parisienne, cette activité pratique de nos compatriotes :

« M. Léon Bourgeois dit que les femmes françaises remplacent leur mari dans leur petite boutique. J'ai vu quelque chose dans ce genre-là que je veux raconter. C'est dans un petit restaurant du centre de Paris. Il était tenu par un couple de braves gens comme vous en avez en France bien plus que vous ne supposez. Mais le mari a été mobilisé, et la femme l'a remplacé. Elle est tout à fait extraordinaire. Elle n'a que deux aides : un gargon si vieux, si vieux qu'il oublie les commandes entre la salle et l'office, et un petit chasseur qui devait encore têter au moment de la mobilisation. Je crois qu'il ne sait pas encore parler.

« Mais elle est partout à la fois. A la caisse, à la cuisine, devant chaque client. Quel âge a-t-elle ? Je ne pourrais pas vous dire. Avec vos Parisiennes on ne peut jamais savoir. Elles sont si vives qu'elles ne prennent même pas le temps de vieillir.

« Enfin, elle est blonde, elle est à la fois agile et robuste et vêtue avec une simplicité qui est encore une coquetterie.

« Il faut la voir ! Elle laisse à chaque dîneur la certitude qu'elle s'occupe uniquement de lui. Dès qu'on entre dans ce petit restaurant, on n'est plus seul dans la vie. A l'un elle donne des nouvelles de son mari. Il a été blessé. Une halle dans la jambe. Mais il va mieux. Il sortira bientôt de l'hôpital. Quant aux petites filles, elles sont à la campagne. Elle gronde gentiment un autre client qu'on n'a pas vu depuis plusieurs jours. Elle en rassure un troisième, qui a failli attendre : « Votre jambon marche... »

« Et fine... Il y a parmi les habitués un acteur tragique qui entre là comme en scène et qui commande son entrée d'un ton de mélodrame, de manière que personne n'en perde rien. Eh bien ! elle flatte sa manie de gloire : « Bonsoir, maître... Vite le couvert du maître... » Ah ! voilà un client qui reviendra dans le petit restaurant jusqu'à son dernier repas. Et je vais vous faire un aveu, un peu humblement pour un homme : la maison est plus florissante, depuis que la patronne la tient toute seule.

« Et cependant, cette bonne commerçante a ses petites faiblesses. Je sais de vieux artistes qui n'ont pas de travail, mais qui ont encore faim. Au moment de l'addition ils font semblant d'avoir oublié leur porte-monnaie. Et si vous voyez de quel joli geste rapide elle déballe : « Bah ! vous paierez à la victoire ».

« Hier soir, elle m'a accueilli en me disant : « Voulez-vous que je vous fasse goûter mon petit vin nouveau ? »

« Je l'ai goûté. Il est délicieux. Ah ! vos vins !... Il y a des fleurs qu'on a acclimatées en France. Elles ne sont que vos enfants d'adoption. Tandis que votre vigne, elle est réellement la fille de votre sol. Le vin qu'elle donne n'a son bouquet que si elle a poussé sous votre ciel, dans votre terre.

« Eh bien ! la patronne de mon petit restaurant est comme votre vigne. Elle est vraiment une fille de France. Elle est vraiment le fruit de mille ans de civilisation. Car il faut cela pour parvenir à tant d'harmonie dans la grâce, de tact dans la bonté, tant de mesure dans la finesse enfin, pour parvenir à ce quelque chose de parfait et d'achevé qui est bien de chez vous. »

Nous ne saurions mieux faire l'éloge des femmes courageuses qui ont si modestement continué l'œuvre du mari absent.

Valentine Thomson.

Château historique incendié en Belgique

LONDRES. — Une information de Bruges signale que le célèbre château du duc de Bourgogne a été partiellement détruit par un incendie. On ignore la cause du sinistre. (L'Information.)

Lire DEMAIN :

Leader : J. ERNEST-CHARLES.
Echos de Belgique.

Échos

Oh ! géographiel...

Nous avions bien raison de dire hier que la géographie est une chose fort malaisée. Un aimable lecteur polonais est venu nous apprendre qu'en dépit de notre excellente intention, nous n'avions pas fixé exactement l'orthographe de certaines villes rendues célèbres par la guerre. Voici quelques rectifications, auxquelles nous joignons des excuses pour notre erreur :

Przemysl, en polonais, se prononce Pchemisl; Czestochowa : Tchenstokova; Warszawa : Varchava; Przasnysz : Pchasnich; Kieff : Kiyof; Thorn : Torungue.

Le violon des tranchées.

Un maréchal des logis, musicien de talent, s'ennuyant aux tranchées, écrivit, on s'en souvient, à Excelsior pour demander qu'on voulût bien lui envoyer... un violon. L'obligeance habituelle de nos lecteurs a trouvé là une nouvelle occasion de s'exercer : nous avons reçu deux violons, très beaux, qui sont partis rejoindre le maréchal des logis l'indon. En son nom, nous remercions bien vivement Mlle Schmit, 104, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris, et Mme Mirov, château de la Source, Garches.

Nous devons vaincre !

Les Allemands s'amuse à un petit jeu connu : en accouplant les noms de leurs principaux États, ils composent la phrase : Wir müssen siegen (nous devons vaincre).

Voyez plutôt :

W aldeck
L i tpe
Schwa r zburg
W u rtemberg
Bad e n
Preu s sen
Sach s en
Bay e rn
A n halt
He s sen
Braunschweig
E lsaß-Lothringen
Oldenb u rg
R euss
H a nnover

Qui, parmi les lecteurs d'Excelsior, trouvera, en remaniant la carte allemande, une réponse à cette insolence, quelque chose comme : Vous serez écrasés ? Il y a juste le compte de lettres.

Le petit cadeau de Pierre Loti.

Il y a beaucoup d'animaux dans le nouveau livre de Pierre Loti. Sans doute en a-t-il écrit les premières pages au temps où il fut reçu, à Buckingham Palace, en audience officielle, par la reine Alexandra. Ce jour-là, comme il pénétrait dans les premiers vestibules, les laquais s'aperçurent que son costume bombait singulièrement à la hauteur de la poitrine. Déjà ils murmuraient pour savoir s'ils devaient fouiller ce visiteur suspect, mais il montra sa lettre d'audience avec tant de bonne grâce, que l'on n'osa pas.

D'ailleurs, il venait de découvrir quelque anxiété dans les yeux du personnel, et, pour rassurer ces braves gens, il dit, extrayant de sa fourrure un énorme chat persan : « Ce n'est pas un engin, c'est un présent ! »

Comme on se rencontre !

Un Allemand, fatigué de faire la guerre, s'ingénia à trouver le chemin de nos tranchées. Il s'y rend, si l'on peut dire..., pour s'y rendre. Mais à peine descendu dans le trou, il aperçoit un sergent rengagé, pousse un cri et se jette dans les bras du Français. On ne comprend pas de telles effusions, on va intervenir, lorsque le Prussien, en faisant le salut militaire à la manière de chez nous, explique :

— Faites pas attention ! Nous sommes de vieux amis. On s'est connu au Congo !

L'esprit des Liégeois.

Il tient tout entier dans ce programme fantaisiste, imaginé en parodie d'un concert donné par les Allemands, à Liège :

1. Vers Paris, marche avortée; 2. Prise des Tranchées, ouverture militaire; 3. Sur les Fils de l'Isar, valse repoussée; 4. Dans les Forêts de l'Argonne, danse macabre; 5. Hère de France, valse lente mais sûre; 6. A Berlin, diversissement futur; 7. Courage de la Vistule, ballet russe; 8. Nous sommes fuchs, air connu; 9. Aubers impénétrable, galop à reptise; 10. Toujours battu, retraite autrichienne. Pour les publications musicales, s'adresser à l'éditeur : Guillaume II, Adr. télégr. : Kaiser-derrière ses troupes.

On le voit, lui aussi, le bouchon liégeois... fluctuat, nec mergitur.

Modestie.

La modestie des soldats anglais est exquise. Beaucoup écrivent, au dos des lettres qu'ils adressent à leur famille : « Ce pli ne doit pas être communiqué à la presse. » Nous avons vu semblable recommandation sur un billet ainsi conçu : « Chers parents, en hâte, pour vous dire que tout va bien et que je serais heureux si dans le petit paquet que vous m'envoyez régulièrement, vous vouliez bien remplacer les pastilles de menthe et la noix de coco par du chocolat et du lait condensé. — JAMES. »

Ayuntamiento de Madrid. Le Veilleur.

"EXCELSIOR" EN FLANDRE

Les "Taubes" sur Dunkerque

Ils peuvent être fiers de leur expédition !...

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

Dunkerque, 25 janvier.

— Je donnerais bien deux sous pour en voir dégringoler un !

On les compte :

— Ça fait treize... Encore un là-bas... quatorze...

Et cela continue jusqu'à dix-huit. Une véritable escadre aérienne : des taubes, des albatros, des aviateurs et autres oiseaux de malheur.

Une escadre aérienne passe

Ils volent à très grande hauteur; cependant le bourdonnement de leurs moteurs, qui résonnent avec des stridences métalliques, s'entend distinctement. Trois ou quatre en vue à la fois tant que dure le passage, tantôt ils planent, immobiles, tantôt ils filent à grande allure. Par extraordinaire, aujourd'hui, le ciel, intensément bleu, ne déverse pas les habituels torrents d'eau, et l'ouragan ne souffle pas; le vent — petit frais, disent les marins — joue avec quelques nuées très blanches et des lambeaux de vapeurs presque transparentes. Écharpes de gaze légère flottant au gré de sa fantaisie.

Tous les nez pointent en l'air; moment propice pour les pickpockets, s'il y en avait. Devant chaque maison, sur les seuils des portes, des groupes de curieux; d'autres se disséminent dans les jardins, sur la route, ou escaladent les dunes pour voir de plus près, je suppose. Des bras, des index rigides se tendent dans la direction où doit porter le regard; des mains forment visière devant les fronts. On se passe des jumelles.

Et généralement, on envage : combien vexant, cet ennemi à peu près sûr de l'invulnérabilité, et qui vous nargue froidement à deux mille mètres d'altitude ! Exactement renseigné sur les faits et gestes de nos flottilles d'avions, il sait quand la tempête les a désemparées; il sait à quelle heure et dans quelle direction s'envolent soit les éclaireurs, soit les bombardiers. Un disque invisible lui signale que la voie est libre. Et il s'élance.

Aujourd'hui, nous sommes un dimanche; jusqu'ici, il avait préféré l'un des jours où se tient le marché de Dunkerque. Il s'y dirige : l'occasion est propice pour lâcher ses engins sur les paisibles promeneurs dominicaux, sur la foule sortant des églises, comme précédemment sur les braves femmes tassées place Jean-Bart pour vendre ou acheter le beurre et les légumes. Les valeureux soldats du kaiser affectionnent ce genre de prouesses.

Une pétarade nourrie accompagne la marche des aéroboches. Glac ! Glac ! Glac ! les fantassins tirent avec la conviction du chasseur lâchant son coup de fusil hors de portée, mais satisfait de brûler une cartouche, escomptant peut-être un hasard providentiel. Tap ! Tap ! tap ! Postées à tous les coins des dunes, les mitrailleuses se mettent à moudre. Baoum ! Baoum ! C'est plus sérieux : des 75 prennent la parole; de gentils petits nuages blancs, bien ronds, naissent comme spontanément au voisinage de quelque taube, qui dé-

L'HUMOUR ET LA GUERRE



— Mais, mon cher von Sanders, faut pas nous perdre des corps d'armée comme ça, nous n'en avons déjà pas tant.

(Ruy Blas)

taille ou profite d'un voile de brume pour se cacher.

— Je donnerais bien deux sous pour en voir dégringoler un!

Ce n'est pas encore pour cette fois. Ils ont impunément suivi leur route vers Dunkerque.

Le retour est plus mouvementé

La canonnade dans l'ouest avertit que la cité de Jean Bart leur a préparé une chaude réception, et la leur sert. Le tintamarre dure un bon moment, puis cesse. Les Allemands ne reviennent pas. Ils ont dû continuer leur attaque sur quelque autre point de la région.

Une longue accalmie, puis les détonations recommencent. L'heure arrive où la lumière du jour se voit. Les taubes s'en reviennent, non plus en marche régulière et se suivant à la file comme ce matin, mais très dispersés et moins nombreux, il en passe vers le sud, presque hors de vue.

Les coups de fusils ne les saluent plus, mais les artilleurs sont à leurs pièces. Les grands oiseaux sinistres hésitent, ne savent par quels crochets éviter les shrapnells; de partout, la bonne terre flamande leur crache la mort. Les uns fuient, d'autres prennent de la hauteur. Trois s'attardent : deux de nos biplans quittent le sol, décrivent de longs circuits, s'élèvent et manœuvrent pour les charger. Tap! Tap! Tap! Tap! en sourdine; une grêle de balles précède nos biplans, armés de mitrailleuses. Les aéroplanes vibrent subitement, évitent l'assaut. Les nôtres s'acharnent à leurs trousses. On ne distingue bientôt plus que cinq petits points noirs qui s'effacent dans le ciel, où la poursuite continue dans la direction du sud. En se sauvant, un taube lâche une bombe : elle creuse un trou dans la terre d'un champ de betteraves, à côté du village qu'il a visé.

Encore un! Pas pressé, dédaigneux des shrapnells, il passe lentement au-dessus de la zone dangereuse. Il est agaçant, celui-là!

— Je donnerais bien deux sous...

— Touché!

L'appareil, soudain, pique du nez, opère une descente verticale vertigineuse; il va s'écraser sur le sol... Mais le pilote évite de capoter, parvient à se rétablir sur une aile, et ralentit sa chute, qu'il achève en spirale serrée.

Un cri a jailli de toutes les poitrines : « Ah! le bandit! On le tient donc! » On a envie de féliciter l'artilleur qui a réussi ce beau coup. Des gens qui ne se connaissent pas s'interpellent comme si chacun venait de remporter un succès personnel. Le taube est tombé derrière une ligne de dunes, près d'un bouquet de grands arbres, à 2 kilomètres environ; on n'a pu voir l'atterrissage. On saura plus tard... Et l'attention est captivée par un autre spectacle.

Pendant ce temps, un dernier taube s'est arrêté, et plane. Il se maintient à une grande hauteur. Sans doute il note des points de repère : beaucoup de troupes cantonnent dans le voisinage. Un de nos biplans va le déranger; il file à ras de terre dans une direction diamétralement opposée, décrit une orbite immense en prenant de la hauteur et pique droit sur l'ennemi. En suivant des chasses au faucon, j'ai vu jadis l'oiseau de proie exécuter une manœuvre identique.

Dès qu'il comprend le dessein du biplan, le taube n'attend pas l'attaque et s'enfuit à tire-queue à une vitesse supérieure. L'autre l'a chassé dans la direction du point où tout à l'heure les shrapnells éclataient en abondance et provoquaient la chute de l'autre taube. Très habilement, le pilote de notre camp démasque le tir des canons : sept ballonnets de fumée encadrent simultanément le taube. Mais c'est un veinard : il traverse les détonations sans encombre et disparaît derrière le rideau de brume de plus en plus dense qui voile l'horizon, tandis que notre avion revient se poser doucement près de son hangar.

A Dunkerque, les dix-huit taubes ont réussi à tuer un infirmier et une fillette de sept ans; ils ont blessé quelques passants dans la banlieue; ils ont écorné deux ou trois maisons. Ils peuvent être fiers de leur expédition!

Henri Malo.

Une protestation du consul américain

M. Benjamin Morel, agent consulaire des Etats-Unis à Dunkerque, proteste en ces termes contre le dernier raid aérien allemand :

Une des quatre-vingts bombes lancées vendredi sur Dunkerque est tombée à 2 mètres de ma maison, tuant ou blessant grièvement plusieurs personnes. Mon fils et moi, qui entrions à ce moment chez nous, faillîmes être tués. J'ai été légèrement blessé à la tête par un éclat de verre. Le nombre de bombes lancées par les Allemands et la hauteur, environ 2.000 mètres, à laquelle se trouvaient les aéroplanes, semblent prouver que les bombes ont été jetées au hasard.

J'envoie un rapport télégraphique à l'ambassade américaine à Paris.

Les fêtes du Carnaval sont supprimées

La préfecture de police, s'inspirant du sentiment public suspendu pour cette année les effets de l'ordonnance permanente qui autorisait les fêtes du Carnaval et de la Mi-Carême.

• DERNIÈRE HEURE •

Le torchon brûle entre Vienne et Berlin

MILAN, 26 janvier (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — Suivant des informations arrivées ici, le voyage de l'archiduc héritier d'Autriche en Allemagne n'a pas donné les résultats qu'on espérait. L'archiduc fut reçu, à son arrivée à la gare, par un simple officier de la garde. Ceci aurait mis l'archiduc de très mauvaise humeur. L'on assure que les rapports entre les deux cours sont assez tendus. La censure en Autriche défend aux journaux de parler des détails de la visite.

L'armée autrichienne en Autriche est décimée par la variole noire. Les victimes sont nombreuses.

Les Autrichiens ont abandonné le seul point important qu'ils occupaient dans la Bukovine.

Un de moins!...

Les Russes détruisent un Zeppelin

PÉTROGRAD (Communiqué de l'état-major général de la marine). — Hier lundi, à 8 heures du matin, est apparu au-dessus de Libau un « Zeppelin » qui a jeté neuf bombes; mais les projectiles n'ont pas atteint la ville.

Après avoir subi un bombardement, le « Zeppelin » est descendu sur l'eau près de la côte; il a été détruit par les bateaux envoyés par nous. L'équipage a été fait prisonnier.

Une note officielle française confirme cette information en ces termes :

On mande de Libau, en Russie, qu'un Zeppelin a tenté de survoler cette ville. Il a été détruit par l'artillerie des forts.

Des dirigeables allemands auraient encore survolé le territoire hollandais

AMSTERDAM. — Le Nieuw Vandaag apprend de Meppel que dans la nuit de samedi à dimanche, des dirigeables marchant vers l'ouest ont été vus survolant le territoire hollandais. (Information.)

Les survivants du « Blücher »

LONDRES. — Environ deux cents survivants du croiseur cuirassé allemand *Blücher* ont été débarqués aujourd'hui à Queensferry par des bâtiments de guerre anglais : ils ont été envoyés à Edimbourg.

La plupart de ces prisonniers avaient l'aspect misérable. (Havas.)

Un sous-marin torpille une canonnière allemande

MALMÖ. — On assure qu'hier la canonnière allemande *Gazelle* a été torpillée par un sous-marin de nationalité étrangère, près de l'île de Rugen.

Les détails manquent, mais on sait que la *Gazelle* a pu, quoique endommagée, retourner à Sassnitz. (Havas.)

Le cas du « Dacia »

LONDRES (De notre correspondant particulier). — Le *Globe* dit que l'on croit généralement, dans les cercles diplomatiques, qu'aucune difficulté ne surgira entre l'Angleterre et les Etats-Unis au sujet du *Dacia*.

Dès que ce vapeur sera parti, il sera probablement capturé et amené devant le tribunal des prises, soit en Angleterre, soit en France, mais le gouvernement des Etats-Unis n'interviendra en aucune façon si le tribunal agit conformément aux principes des lois internationales.

Le cas du *Dacia* sera très intéressant comme précédent pour cette sorte de jurisprudence, mais c'est tout.

Un vapeur allemand prend feu à Syracuse

ROME. — Un incendie a éclaté dimanche, à Syracuse, sur le steamer allemand *Gneisenau*, qui était chargé de dynamite. Les autorités italiennes ont ordonné le déplacement du steamer et fait jeter la cargaison de dynamite à la mer. (L'Information.)

Tués par une bombe d'avion

DUNKERQUE. — Quatre jeunes gens, qui se promenaient aujourd'hui dans les dunes, ont trouvé une bombe d'aéroplane. Cette bombe fit explosion, et les quatre jeunes gens furent tués. Le projectile provenait du biplan allemand qui survola par nos aviateurs au cours du dernier bombardement de la ville. (Information.)

Les Russes menacent les positions turques

PÉTROGRAD. — Le correspondant du *Nova Vremia* à Tiflis télégraphie :

« Durant ces trois derniers jours, le combat s'est concentré dans le bassin du fleuve Chorokh où les Russes ont réussi à approcher les plus fortes positions turques. C'est sur ce point que l'ennemi oppose sa dernière résistance aux attaques des troupes russes. »

« Les Turcs évacuent Khopa en toute hâte. La situation dans la province de l'Azerbadjan a empiré encore. »

La correspondante de la *Gazette de la Bourse* à Tiflis annonce que les Russes ont capturé aux Turcs, à Kara-Ourgan, Sarykamys, Olty et Ardahan, 108 canons composant 18 batteries. (Information.)

Double arrestation sensationnelle

On a arrêté, hier, dans un hôtel du centre de Paris, M. F. D., percepteur d'un arrondissement de Paris, et qui a appartenu au cabinet de M. Caillaux, ex-ministre des Finances.

M. F. D., qui était payeur aux armées, se trouvait, au moment de son arrestation, en compagnie de son amie, Mme B. D., femme d'un commerçant parisien, qui a, elle aussi, été mise en état d'arrestation.

M. F. D. est inculpé de détournements de fonds. Il a été écroué.

Deux aviateurs alliés auraient survolé Liège

AMSTERDAM. — Le bruit court que deux aviateurs alliés ont survolé hier Liège. Les soldats allemands auraient tiré sur eux sans les atteindre. (L'Information.)

La chasse aux lâches

On nous communique la note suivante :

Un inqualifiable factum intitulé « On nous trompe et on nous ment », et contenant, outre d'odieux outrages envers le chef de l'Etat et le gouvernement, les plus calomnieuses ou insinuations antipatriotiques, est en ce moment distribué à domicile par des mains mystérieuses. Contre d'aussi abominables agissements, il n'est qu'une mesure à prendre : poursuivre.

C'est ainsi qu'une information judiciaire vient d'être ouverte à l'effet de rechercher les auteurs et complices de cette distribution. Aussi, tous ceux qui auront pris une part quelconque à cette distribution seront poursuivis avec toute la rigueur des lois qui punissent de pareils crimes contre la patrie.

Il est d'ailleurs certain que l'Allemagne est à l'origine de ces publications.

Drame conjugal à Saint-Ouen

A la suite d'une querelle de ménage, M. Paul Schneider, âgé de trente-cinq ans, demeurant 23, avenue de Baignolles, à Saint-Ouen, a tué sa femme d'un coup de revolver. Il s'est ensuite brûlé la cervelle. Les cadavres ont été transportés à la Morgue.

Les Russes sont décidés à lutter jusqu'au bout

Le journal *Rousskoïe Slovo* de Moscou nous demande de publier le démenti suivant relatif à un bruit intéressé qui n'avait d'ailleurs rencontré en France que des incrédules :

Les journaux allemands répandent la calomnie odieuse que le journal *Rousskoïe Slovo* insisterait sur la conclusion de la paix avec l'Allemagne, en dehors de nos alliés. Le *Rousskoïe Slovo*, comme toute la presse russe, comme toute l'opinion publique russe, connaît tout le peuple russe, insiste pour qu'on se batte jusqu'au bout, jusqu'à l'anéantissement complet du militarisme prussien et l'établissement en Europe du règne du droit et de la justice.

AUX MAMANS

Il est bon de rappeler aux mamans que la *Farine Lactée Nestlé* est le meilleur aliment des enfants, qu'elle est particulièrement recommandée en ces temps difficiles, par suite de son emploi facile, rapide et économique.

La préparation d'un repas de « Nestlé » se fait simplement à l'eau sans adjonction de lait ni de sucre. Exigez bien de votre fournisseur la marque *Nestlé*.

Gros : 16, Rue du Parc-Royal, à Paris.

La Presse française et étrangère

La guerre réconciliatrice

M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, fit, samedi dernier, une conférence au bénéfice de l'hôpital auxiliaire de Neuilly. Parmi de nombreux passages débordant de pensées nobles, réconfortantes et graves, nous extrayons cette belle péroraison où tous les Français voudront voir la plus exacte des prophéties :

Non, les luttes d'autrefois, les discordes fratricides dont nous avons tant souffert, la France ne verra plus les revoir. Je compte pour cela sur le petit soldat. Dans ces mois d'une rude campagne, il aura appris à respecter ses chefs, à aimer ses camarades, à mesurer le bienfait de ces deux grandes forces sociales : la discipline et l'union ; il ne voudra plus s'en passer, il saura au besoin dicter sa volonté. Le petit soldat ! avec quelle émotion il retrouvera ce foyer où une femme, une fiancée, une mère, une sœur l'attendaient ! Ce foyer, la femme de demain le fera plus doux, plus noble, plus pur que jamais. Car, elle aussi, elle aura grandi dans l'épreuve, et c'est elle qui personnifiera la France nouvelle, réconciliée avec elle-même.

La plainte des reines

Des *Cahiers Vaudois* nous extrayons quelques lignes éloquentes où le maître écrivain André Suarès dit sa lamentation sur les ruines de la Mer-veille :

Elle était trop belle : c'est ce qui l'a perdue. Quand on n'est pas digne de l'aimer, la beauté est ce qu'on hait le plus. Notre Dame de Reims était la Reine de France, dans la fleur de sa majesté et sa candeur première. Elle avait la grandeur, le sourire et la pureté. Elle était plus parfaite qu'une autre — du moins le semblait-elle — parce qu'elle était heureuse. Elle avait la lumière délicate de la félicité. Elle était une source de joie, étant la miracle le plus rare parmi la dure vie des hommes : la beauté qui mérite son bonheur et qui a tout le bonheur mérité.

Reims était notre Patrie. Le sourire de Reims, il fallait être de France pour en goûter la divine et ravissante ivresse. Les Barbares sords ont massacré le triple charme des porches et des tours. Ils ont bien fait voir qu'ils ne sont pas de France et n'en seront jamais. A mesure qu'ils foulaient cette terre sacrée, elle en a le frisson qui préfère la mort à la souillure, et les rejette. Car une vie merveilleuse l'agitait, et son frémissement fait cicatrice à toutes ses blessures.

L'adaptation au métier de la guerre

De l'Éclair :

Au jeu de la guerre, les Allemands sont des maîtres. Ce sont des maîtres, et, cependant, j'ai une confiance dans la victoire. Un combat, on pousse, on souffre, mais on tient bon. Nos troupes ont acquiescé une expérience incomparable de la guerre ; elles connaissent maintenant l'ennemi, elles ont mesuré sa force, elles savent qu'il ne faut ni la déprimer, car elle est grande, ni l'exagérer, car elle a ses limites. L'Allemand est un excellent guerrier, mais il ne fait pas le crime invincible. Et nos soldats, j'en ai la conviction, égalent, s'ils ne les dépassent pas, leurs ennemis en valeur militaire. Ils ne le cèdent certes pas en bravoure ; au point de vue métier, après six mois de guerre, ils n'ont plus rien à leur envier, ayant acquis l'endurance et le prestige. Ils sont plus souples. La collaboration continue du plus humble trouper avec ses chefs est frappante. Rien ne marcherait, nous disions-nous hier avec mes cinq camarades, officiers hospitalisés ici, sans le bon vouloir spontané et cette ingéniosité de nos hommes. Vraiment, ce sont de bons garçons. Il se révèle des capacités inattendues, des aptitudes que rien d'habituel ne fait soupçonner. Un rapport de ma compagnie est un échantillon exceptionnel : qu'il s'agisse de creuser une chambre-abri, de ménager des puits pour l'écoulement des eaux ou d'aller poser des fils de fer barbelés en avant des tranchées, on songe toujours à lui. Le travail qu'il dirige sera bien fait. Or, quel est son métier ? Il est « coupeur à la mécanique de confections pour femmes » !

Ceux qu'il faudra châtier

L'Express de l'Ouest :

Il nous suffit de parcourir le réquisitoire si clairement dressé par la commission d'enquête pour connaître déjà un joli lot de misérables à faire juger.

Ce sont :
Le duc de Brunswick : cambriolage du château de Baye ;
Le général Clauss : nombreux assassinats à Gerbeville et à Frambois ;
Le général von Forbender : extorsion de fonds par menaces, à Lunéville ;
Le général von Durach et le général de Wittenslein : incendies volontaires à Orléans-en-Argonne ;
Le général von Waldersee et le major von Lebduer : vol avec effraction au château de Beaumont ;
Le général von Heeringen : assassinats quotidiens de vieillards, de femmes et d'enfants, à Reims ;
Le général Fabrikus : vols à Raccarat ;
Le sous-officier Weiss : vols de coffre-forts, à Lunéville.
Et la liste n'est pas close.

La version allemande

d'après le "Times"

Les causes de la guerre, d'après Guillaume II.

La Chambre de commerce de Hambourg célébra, la semaine dernière, le 250^e anniversaire de sa fondation. Naturellement, les discours y furent en grande partie consacrés à des invectives contre l'Angleterre. De son côté, le kaiser adressa la dépêche suivante au président du comité d'organisation des fêtes :

Je sais parfaitement de quel poids les calamités présentes de la patrie allemande pèsent sur Hambourg et son commerce. Mais je sais aussi que les citoyens de Hambourg, de même que les autres membres de l'empire d'Allemagne, mettent en jeu toutes leurs forces, dans un esprit de confiance et de sacrifice voulu, pour résister, sur le terrain économique, aussi bien que sur les champs de bataille, jusqu'à la fin victorieuse de cette guerre, imposée à nous par la méchanceté et l'envie. Avec l'aide de Dieu, notre ferme détermination et la justice de notre cause seront couronnées de succès.

La démission du comte Berchtold.

Dans un long panégyrique des qualités personnelles du comte démissionnaire, le correspondant viennois de la *Gazette de Francfort* écrit qu'il est « impossible » d'admettre l'explication officielle de la démission du ministre. Elle n'est pas due au désir personnel de l'ancien homme d'Etat. « Jamais capitaine n'a quitté son navire simplement parce qu'il n'éprouvait plus de plaisir à rester sur mer et parce qu'il ne pouvait plus résister à l'envie de vivre sur terre. » Le correspondant nie que le comte Berchtold se soit retiré à cause de sa désapprobation de la visite du comte Tisza au quartier général allemand ou des discours de Nouvel An du leader hongrois.

Il estime que les divergences de vues qui ont amené le départ du premier ministre ne concernent pas le passé, mais bien l'avenir de la diplomatie austro-hongroise.

La provision de cuivre en Allemagne.

Cette question est discutée longuement dans une feuille commerciale, la *Metalbörse*, par le docteur Noah. Cet optimiste déclare que l'Allemagne a besoin, annuellement, pour la guerre, de 100.000 tonnes de cuivre, dont 75.000 importées. Pendant les cinq dernières années, les importations de ce métal ont excédé les exportations d'au moins 200.000 tonnes. Si donc on considère la production locale, les stocks de cuivre de l'Allemagne ont dû augmenter, pendant cette période, d'au moins 1.150.000 tonnes. M. Noah croit ainsi qu'il n'y a lieu de se préoccuper que des meilleurs moyens de rassembler les provisions de cuivre pour les besoins militaires. Ces moyens, les voici : 1^o Il faut examiner les stocks absorbés par les chemins de fer et les établissements militaires et navals ; 2^o on doit utiliser les nombreuses provisions de munitions ayant déjà servi ; 3^o le gouvernement devrait réquisitionner tous les stocks qui se trouvent en territoires occupés ; 4^o il y a de grosses quantités d'ustensiles de cuisine en cuivre, qu'on pourrait fabriquer en terre cuite ; 5^o on peut se procurer beaucoup de métal en déplaçant les chemins de fer qui ne servent plus pendant la guerre, ainsi que le système téléphonique belge.

L'Allemagne avant la guerre.

L'idée est généralement répandue au delà du Rhin que la guerre est « un bienfait pour le peuple », en vertu de son influence réformatrice. Comme cependant les Allemands ne cessent jamais de répéter que c'était une Allemagne pacifique innocente et vertueuse qui a été attaquée par de méchants ennemis, la description suivante du pays avant la guerre, par le professeur Litzl, de Berlin, offre un certain intérêt :

Cette guerre nous a ouvert les yeux. Durant une longue période de paix, nous avons été amenés à attacher trop d'importance aux possessions matérielles et à ne pas tenir suffisamment compte des biens idéaux. L'argent était la mesure de toutes choses. Le travail fait à la hâte et les plaisirs rapides prenaient de plus en plus le dessus. La splendeur extérieure allait la main dans la main avec la misère intérieure. L'idéalisme était un personnage indésirable, soit à l'usine, soit au comptoir, soit encore en politique, où les intérêts économiques acquiesçaient une importance croissante. On remarquait un nivellement dans notre vie parlementaire et un avilissement de nos luttes de partis. Dans nos rapports avec l'étranger, nous ne voyions qu'activité économique. En somme, les intérêts du négoce étaient les seules étoiles qui nous guidaient. Mais ce mépris de l'idéalisme nous a conduits à un dur réveil.

La mode allemande des chapeaux féminins

Dans toute l'Allemagne, on exige maintenant « des chapeaux allemands pour femmes allemandes ». Une séance enthousiaste fut tenue à ce sujet, la semaine dernière, à Hambourg. L'orateur principal y exprima son vif regret de voir qu'un grand nombre de dames allemandes persistaient à ne pas vouloir substituer la mode allemande à la mode française. Un pareil préjugé, ajouta-t-il, devrait être foulé aux pieds.

La Guerre anecdotique

La garde des prisonniers

De la Petite Gironde :

Les tentes destinées aux prisonniers avaient été dressées sur un ancien terrain broussaillieux, aux bords d'un coteau qui avait vue sur le fleuve : un mur l'entourait, et par surcroît des barrières en rondes artificielles plantées à deux mètres créaient un chemin de ronde dans lequel se tenaient les factionnaires.

Le Floch venait de prendre sa deuxième faction. Tout à coup, une voix, près de lui, gémit :

— Faim... Franzouais...

Le Breton, d'une pièce, se recula la baïonnette haute :

— Tourné ! bon Dieu !...

L'Allemand recula de trois pas. C'était un grand diable de ubiain ; sous son nez, un duvet fadasse rappelait la couleur rousse de ses cheveux ; son buste court, aux larges épaules, se juchait sur ses hautes jambes ; en d'autres temps, il avait pu donner une impression de force ; aujourd'hui, avec ses yeux larmoyants, son geste rétréci, on ne devait voir en lui que le vaincu.

— Faim... Franzouais... murmura-t-il encore.

Et montrant le jardin en bordure duquel était sa tente, il ajouta, et ses yeux eurent des lueurs :

— Tomates...

Pour le coup, Le Floch n'y tint plus.

— Les tomates du directeur, tu veux bouffer les tomates du directeur, grand feignant de Prusoo... non... mais tu n'es pas maboul ?

L'autre n'écoula rien, tout à son refrain qu'il répétait inlassablement.

— Faim... Franzouais... Tomates...

Sans le vouloir, Le Floch avait craché sa chique, et il regardait le grand diable prussien, si humble devant lui.

— Dis, s'informa-t-il, t'es quoi ? Active... réserve ?...

Le prisonnier avait compris.

— Réserve... Franzouais...

Et ses mains s'ouvrirent trois fois, les doigts en avant.

— T'es trente ans, que tu prétends.

— Ya...

Et, reprenant sa minique, l'Allemand, à deux reprises, éleva sa main droite au-dessus du sol.

— Et t'es deux gosses ?

— Ya, Franzouais.

— Eh ben ! ma doné, t'es un type dans mon genre, v'là tout. Moi aussi, j'en ai deux, des salés.

L'autre, l'écoula à peine, revenait à son idée :

— Faim... Franzouais... Tomates...

Adors, sans réfléchir davantage, Le Floch prit dans sa musette la bonne boule dorée et bien collée, et, la coupant en deux, il en tendit la moitié au prisonnier.

L'idiome boche

Du Phare de la Loire :

Les noms allemands avaient le don de plonger dans une violente colère le corniste Vivier, ce grand fumiste.

Un jour, il était entré chez un tapissier appelé Hünner Karapenschlappemeng. Il s'approcha de la caisse, et, faisant la bouche en cœur, il cria la calaisienne de prendre son nom :

— Si madame veut, commença-t-il, je vais lui dicter, parce que j'ai un nom étranger un peu difficile à...

— Certainement, monsieur, fait la tapissière prenant la plume.

Vivier commença à dicter :

— Bawa... chrlin... zorbh...

La tapissière s'interrompit un instant et regarda en dessous ; Vivier, impassible, continua :

— ... orkel... vundrem... botixy... erbijum...

La tapissière leva les yeux de nouveau. Vivier, de plus en plus impassible :

— Madame est peut-être pressée ? Je vais aller un peu plus vite : hanburd... ozehimbi... bownullj... kuomnir...

— Mais, monsieur, ne peut s'empêcher de faire la pauvre femme, il me semble que votre nom...

— Ce n'est pas encore mon nom, ce n'est que mon prénom.

La tapissière, épouvantée, laisse tomber la plume, sur quoi Vivier saluait poliment :

— Je vois que madame est fatiguée pour aujourd'hui, nous remettons, si vous le voulez bien, la suite à demain.

Et il sort, superbe de sérénité.

La mort d'un héros

Du Petit Journal :

Dans la nuit du 24 au 25 décembre, à ..., le chasseur alpin Mallier, du 30^e bataillon, atteint dès le début de l'action d'une grave blessure qui l'empêcha de se mouvoir, resta couché entre l'ennemi et nos réseaux de fils de fer, à quelques mètres de ses camarades, qui ne pouvaient aller à son secours. Il ne cessa de les encourager à tenir bon.

Spontanément, comme l'effort de l'ennemi redevenait, il entonna la *Marseillaise*, puis : « Tirez ! Tirez donc ! » cria-t-il à ses camarades.

— Mais on va le toucher ?

— Qu'est-ce que cela peut bien faire ?... Tirez ! Tirez ! Vive la France !

La rafale part de la tranchée, puis les camarades demandent :

— Tu es toujours là ?

— Oui, je viens de recevoir une de nos balles dans la jambe ; mais je n'y suis pas encore cette fois... Les voilà qui arrivent !... Ils sont tout près de moi... Allez-y, tirez ! Vive la France !

Et il est mort au point du jour, à la même place.

DANS LE NORD : A 50 MÈTRES DES ALLEMANDS



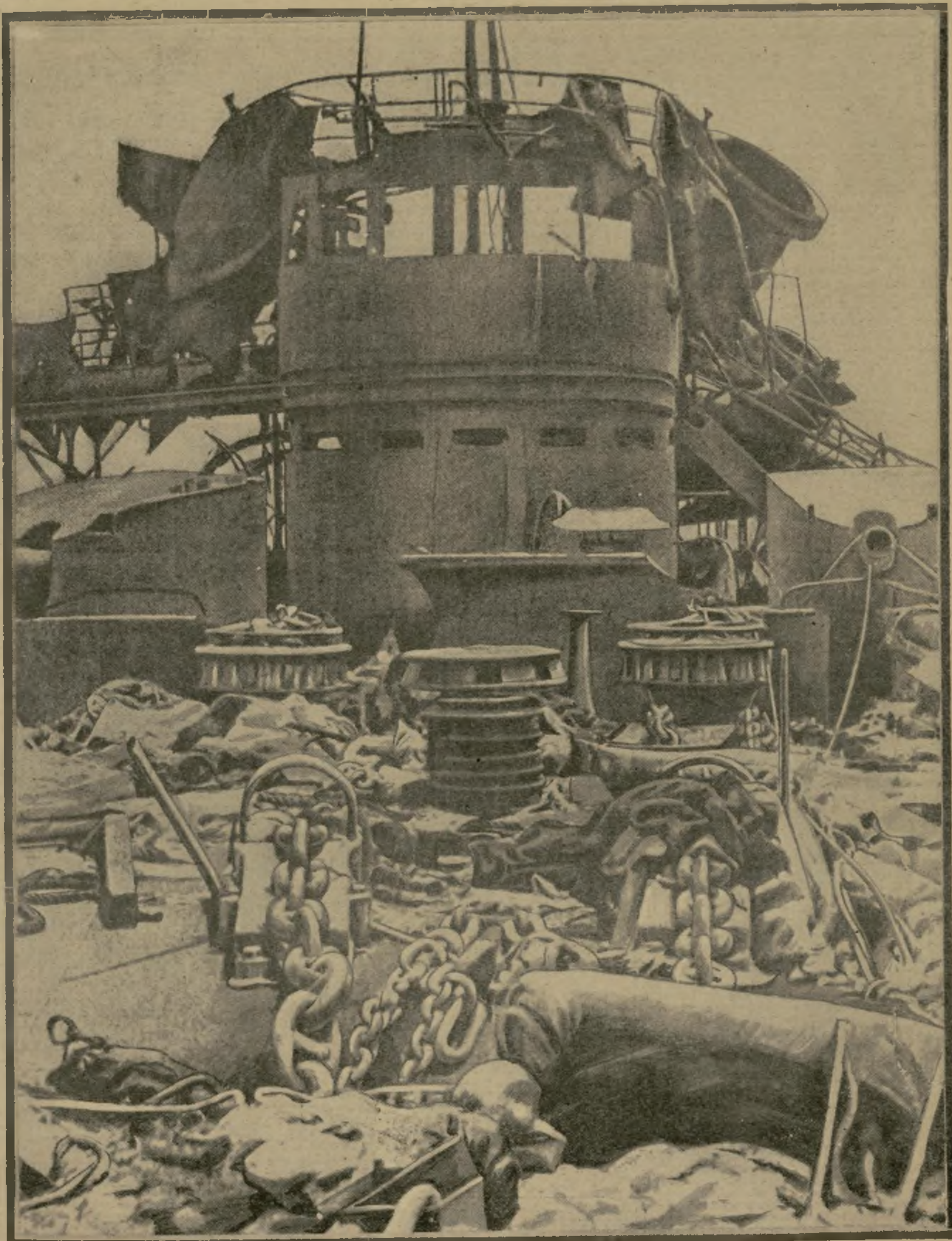
UN POSTE D'OBSERVATION DANS UNE TRANCHEE



LE REPAS DANS LA CHAMBRE DE REPOS

En bordure d'une route, des retranchements ont surgi soudain. Nos sapeurs ont creusé le sol; ils ont édifié un mur, et derrière des créneaux solidement abrités nos fantassins surveillent tous les mouvements de l'ennemi. Aux alentours il n'y a plus une maison debout, et c'est dans les caves qu'officiers et soldats doivent s'installer pour faire leur popote.

LE PONT DE "L'EMDEN" APRÈS LE COMBAT NAVAL



Nous avons publié tous les détails sur le combat naval au cours duquel le croiseur allemand *Emden* fut jeté à la côte et incendié près des îles des Cocos, le 10 novembre dernier, par le croiseur australien *Sydney*. On voit ici ce qui reste du pont du bâtiment allemand après l'engagement.

La Vie Féminine

Croix Rouge

Un drapeau blanc portant une croix rouge... C'est en cet emblème humanitaire que bien des femmes mettent aujourd'hui leur confiance !

Elles savent que les êtres chers courent les plus grands dangers, que les balles aveugles et les obus meurtriers pleuvent sans discontinuer, mais elles savent aussi que nous sommes loin de l'époque où les blessés mouraient, sans soins, dans le fossé profond où l'arquebuse les avait jetés... jours terribles qui nous ont légué l'horreur des champs de bataille, l'effroi de l'agonie solitaire, de la mort lente et inévitable !

Dans la guerre actuelle, en dépit de la mauvaise foi de nos ennemis, le drapeau blanc demeure victorieux.

Sans doute, nos ambulances sont trop souvent bombardées, nos blessés, nos médecins faits prisonniers... Mais cela se produit seulement dans l'ombre, lorsque l'Allemand croit garder l'anonymat. Au grand jour, malgré sa « Kultur » grandissante qui l'oblige à considérer tous ses engagements comme « chiffons de papier », il hésite à se révéler assassin, ainsi qu'en témoigne le fait suivant : Un jeune lieutenant avait vu tomber son capitaine. Quelques instants plus tard, en compagnie d'un brancardier, il revint sur les lieux du combat pour relever son chef. Un uhlan s'apprêtait à tirer. Mais le jeune héros, le regardant bien en face, lui cria, en allemand : « Croix-Rouge ! » et le fusil du Barbare s'abaissa. L'Humanité triomphait.

C'est au dix-neuvième siècle, le 22 août 1864, que les travaux de plusieurs illustres chirurgiens et l'insuffisance des services de santé, en temps de guerre, ont donné naissance à la Convention de Genève.

Aux termes de cette Convention, sont déclarés neutres : les lieux de traitement des blessés, le personnel des hôpitaux et ambulances, les militaires blessés ou malades, le drapeau et le brassard portant la croix rouge sur fond blanc.

De plus, la Convention prévoyait la fondation de sociétés libres qui s'adjoindraient au service de santé pour secourir les blessés.

Dès 1870, la Société internationale française de secours aux blessés, sous la présidence du comte de Flaviigny, rendit des services inappréciables. Elle fit suivre nos armées de seize ambulances organisées et équipées; elle fonda dans Paris des milliers de lits destinés aux blessés; elle distribua du linge, des vivres, des secours de toutes sortes.

Nous étions déjà loin de l'époque où Ambroise Paré pansait les blessés, les plaçant sur une charrette et où Dieu les sauvait, à son dire. Nous étions loin des guerres meurtrières au cours desquelles Larrey, « l'homme le plus vertueux du temps », selon Napoléon I^{er}, faisait des prodiges d'activité et de dévouement pour établir le service de santé militaire.

Grâce à l'œuvre de Genève, une armée chirurgicale et médicale lutta de courage et de patriotisme jusque sur les champs de bataille, à côté de nos héroïques soldats, et parvint à sauver bien des vies, à soulager bien des souffrances.

Mais les hommes seuls avaient le privilège de prouver leur résignation et leur dévouement; et les Françaises ne devaient pas supporter longtemps ce rôle de second plan.

Le 7 octobre 1870, le jour même du départ de Gambetta, 150 femmes et jeunes filles, portant le drapeau avec la croix rouge, se présentèrent à l'Hôtel de Ville. Elles voulaient obtenir du gouvernement provisoire l'autorisation de remplacer les hommes dans les ambulances afin d'augmenter le nombre des défenseurs de la patrie.

La manifestation fut très bien accueillie, affirme un contemporain, mais le manque de préparation ne permit pas d'utiliser tous ces dévouements; seules quelques unes purent apporter aux blessés leurs soins maternels et la douceur de leur présence.

Quarante-quatre ans sont passés.

Durant cette période, les femmes, le cœur meurtri par des deuils cruels, se sont révélées pacifistes ferventes et bien résolues à suivre la sagesse antique : « Si tu veux la paix, prépare la guerre ».

En silence, elles se sont organisées...

Aussi, le 2 août 1914, répondant au décret de mobilisation qui fit frémir la France et qui eut son écho dans le monde entier, la Croix Rouge Française, avec ses trois sociétés (Société de secours aux blessés militaires, Association des Femmes françaises, Union des Femmes de France), la Croix-Rouge donna la mesure de sa discipline, de sa valeur et de sa force.

(A suivre.)

Marie Galtier.

Deux sous de sourire...

C'est avec cette exhortation gamine qu'un jeune aviateur, il y a trois ans, entraînait ses camarades et rivaux, le matin d'été où des avions lentèrent — et réussirent — pour la première fois, la traversée en groupe du fameux Détroit. Ils partirent gaiement, sur cette crâne petite phrase, et s'élancèrent en plein ciel de gloire, au-dessus des acclamations, dans les premiers rayons du soleil...

« Deux sous de sourire » et tout est facile ; « deux sous de sourire », et tous les mauvais nuages sont dissipés. J'ai bien souvent et bien profondément songé à cette scène en lisant



M. Dussane
(Phot. H. Manuel.)

les citations à l'ordre du jour, les anecdotes, les lettres, tout ce qui peint notre soldat français miraculeusement pareil à ce qu'il fut toujours : brave, terrible — et gai... Comme nous tons, j'étais ému aux larmes devant tant de grandeur si simple; et le premier jour où j'entraî dans un hôpital pour venir, avec quelques camarades de bonne volonté, apporter un peu de distraction à ces héros, mon cœur battait à m'étouffer. Là, il n'y a plus l'ennemi, le combat, la rage et l'ivresse de la lutte, le fortifiant exemple. Il n'y a plus que la souffrance,

compagne acharnée, la fièvre qui brouille les idées, l'ennui des longues journées décevantes, l'angoisse de l'avenir... Que pensaient-ils, ces hommes, que sentaient-ils ? Quels mots pourrais-je dire, assez pieux, assez graves, pour ne point leur paraître une dérision ?

J'avais composé un répertoire de circonstance ; le même qui se reproduit d'ailleurs un peu partout depuis quelques semaines. Et je sentais que les récits de guerre leur semblaient pâles, que les plaintes et les éloges accablaient leur actuelle faiblesse. Sensis, les appels guerriers de Déroulède, et la Marseillaise sacrée, faisaient vibrer cet auditoire, le plus imposant qui fût jamais. Enfin, au hasard d'une vieille chanson de France dont la vailance sonnait en joyeuse fanfare, je vis — avec quelle émotion ! — reparaitre une leur heureuse dans tous ces regards souffrants que j'interrogeais ; et de vrais rires détrendirent ces visages crispés. Ils redemandèrent d'autres chansons, d'autres paroles de gaieté. Mes camarades et moi obéissions bien vite : nous avions compris.

Depuis ce jour, j'ai reçu bien souvent nos chers enfants de France, dans les nombreux hôpitaux où l'on soigne si bien leur corps et leur cœur. Je leur apporte tout ce que je peux amener de gaieté saine, vaillante et, faut-il le dire ? de bon aloi : la bonne humeur de Molière et de Courteline, la crânerie de Rostand, l'allégresse guerrière de Déroulède. Enfin nous chantons de vieilles marches qu'ils ont chantées eux-mêmes au cours des étapes, dont les notes connues leur semblent des amies, et dont ils reprennent avec moi le refrain. Fanfan la Tulipe qui « regrette ses foyers quand il entendit la mitraille » mais s'élance tout de même en avant, le Joli Tambour qui refusa la fille du roi, les Grenadiers qui aimaient tant l'oignon frit à l'huile, et la Blonde anprès de laquelle il fait bon dormir m'ont ainsi accompagnée dans ces visites quotidiennes, et ont fait le meilleur de la tâche.

Et je me rappelle aussi les transports de joie dont les blessés — certains encore cloués sur des brancards — accueillirent, le 24 décembre, notre grand Polin, qui venait parmi eux avec son comique simple et tendre, sa cordiale bonhomie !

Comme, ce soir-là, nous nous réjouissions de cet heureux résultat, un grand médecin qui nous écoutait nous dit : « Voyez-vous, la gaieté est aussi nécessaire aux gars de France que le joli vin de leurs vignes... »

Apportons donc au pied de ces lits sacrés où ils souffrent si cruellement pour nous, la plus fervente reconnaissance, d'abord, un doigt de champagne si le docteur le permet — et puis « deux sous de sourire. »

B. Dussane.

Les femmes et la suppression de l'absinthe

Le comité du Conseil National des Femmes Françaises a émis le vœu suivant :

Le Conseil National des Femmes Françaises approuve hautement les décrets que le gouvernement vient de rendre pour la suppression de l'absinthe et la limitation des débits de boissons alcooliques ; il émet le vœu que le Parlement ratifie des mesures attendues depuis longtemps et réclamées à l'heure actuelle par le pays tout entier.

A propos d'une lettre de femme

Elle est bien jolie, cette histoire de lettre, qui se passa récemment dans les tranchées ; lettre sanglante de femme, retrouvée dans la main crispée de deux soldats. Un journal du soir contaît « que Legrand était mort d'une façon très belle, comme les paladins des chansons de gestes ; Aurieux, lui, s'était contenté de mourir à la manière des mousquetaires de roman ».

Legrand, Aurieux, de la même compagnie, combattant côte à côte. Le premier maigrissait, s'énervait, inquiétant son lieutenant par sa neurasthénie ; affection d'oisif qui existe rarement près du champ de bataille.

On sut, que depuis longtemps, Legrand était sans nouvelles des siens, et les amis décidèrent qu'il recevrait un billet de son épouse ! Malgré l'affirmation du caporal : « De ce moment toutes les lettres de femmes se ressemblent », Aurieux seul, parmi les camarades, possédait le précieux talisman convenant à Legrand.

Aurieux sollicita, fit la sourde oreille ; cette missive était son fétiche, le consolait dans l'absence, lui tenait chaud au cœur, etc. ; il ne consentit à s'en séparer qu'avec l'espoir de la revoir bientôt... On remit la bienheureuse lettre à Legrand. Exalté par ces quelques lignes au crayon, il devint un héros. Le soir même, après une féroce attaque à la baïonnette, une balle l'abattit à cent cinquante mètres en avant des siens. L'escarmouche était chaude, la mitraille balayait les deux camps. Aurieux, malgré le danger, quitta les tranchées, pour aller chercher sa lettre. Legrand mort ne la lui rendrait plus ; il la voulait... il ne revint pas ! Dans la nuit, on les ramassa, étreignant tous deux ce talisman rouge qu'ils se partageaient encore.

Je défie l'Allemagne, escortée de son humanisme à base de civilisation, science et progrès, de comprendre la beauté de tels actes. La France du vingtième siècle a pieusement conservé, au cœur de ses fils, les anciennes qualités de chevalerie ; on les croyait oubliées, seulement assoupies ; elles se réveillèrent au son du canon.

Les ménestrels ne psalmodiaient point de virelais plus touchants que l'humble histoire de ces hommes, et les châtelaines ne motivaient pas d'autres héroïsmes. Moralistes amers, dénigreur de féminisme, vous pouvez vous convaincre que les femmes n'ont rien perdu de leur prestige ; pour elles, en leur nom, le courage s'ennoblit encore ; les moyens ont changé, mais le but demeure.

Jadis, on écrivait rarement ; la longueur des routes, l'insécurité des voyages ne permettaient guère la correspondance. Les nouvelles mettaient des mois à parvenir et la dame restait à sa tour pour guetter le messager. Avant le départ, l'aiguille traçait un souvenir de bonheur sur l'écharpe, le ruban, et le cœur mêlait à la laine, la soie ou l'or sa longue histoire d'amour. Chacune faisait « cointise mignardise », merveilleuses broderies, amenant saint Bernard à se fâcher : « Qu'est-ce donc, ô chevaliers, que cette étonnante folie de guerroyer à tant de frais ; pourqu'on ces bannières flottantes aux draperies singulières ? » Bannières flottantes aux draperies singulières portaient des énigmes, des rébus dessinés « de chevron ouvez parmy la soye ». La dame de Fâiel, la belle Flamenca tissaient de véritables étoffes avec leurs tresses blondes.

Ajors, on se battait pour les conducteurs de sa mie, et la mort surprenait, aux lèvres de sa proie, le nom murmuré de la travailleuse. Aujourd'hui on se fait tuer pour une lettre... C'est toujours le même sentiment qui domine.

Simone Ferly.

Cà et là

Une forme de l'altruisme.

Les Parisiennes n'oublient pas qu'elles doivent créer la mode. Trop meurtries pour songer à se parer, elles ne veulent cependant pas obliger leurs amies d'Amérique à la même austerité, et elles profitent de l'Exposition de San-Francisco pour leur envoyer de ravissantes poupées, habillées par nos habiles tées parisiennes, que la guerre a réduites au chômage. Par ce procédé, nos amies n'auront pas à souffrir de notre tristesse ; c'est une consolation pour les Françaises, qui ont reçu d'Amérique de très nombreuses marques de sympathie et qui sont très heureuses de pouvoir donner, en retour, ce témoignage de leur gratitude et de leur amitié.

Enseignement.

On enseigne, à l'ouvrage de la Vie Féminine, les meilleures méthodes pour faire au crochet des gants, des manteaux d'enfant, des chandails, etc. S'adresser 63, rue de Miromesnil.

La poussée allemande sur Varsovie a entièrement échoué

LONDRES. — Les Allemands ont fait en vain, pendant un mois, des efforts pour percer la ligne de défense russe sur la Rawka et la Bzura. Varsovie est aujourd'hui, plus que jamais, en parfaite sécurité.

Il se pourrait cependant que les Russes abandonnent leurs positions de la Rawka pour en occuper de nouvelles à Blonie, car ces dernières pourraient être tenues avec un nombre de soldats inférieur de moitié à celui actuellement engagé sur les rives de ces fleuves.

Le but de la stratégie russe est de maintenir immobile et inébranlable le centre du front et d'assurer en même temps une certaine mobilité aux armées opérant sur les deux flancs. C'est ce qui explique l'apaisement actuel en Pologne et les modifications signalées sur les fronts de la Prusse orientale et de la Galicie.

Les opérations militaires sérieuses semblent suspendues au sud de la Basse-Vistule, en attendant le résultat de la bataille qui se livre au nord de la rivière. (Information.)

La démoralisation des troupes allemandes.

LONDRES. — Une dépêche adressée de Varsovie au Times par son correspondant spécial accompagnant la principale armée russe opérant en Pologne mentionne des indices significatifs de la démoralisation des troupes allemandes et met en parallèle l'excellent état et le bon moral des soldats russes qu'il a pu, dit-il, constater par son observation personnelle. (Information.)

La campagne russe en Bukovine et en Transylvanie.

LONDRES. — On télégraphie de Pétersbourg au Times que l'on incline à croire, dans les milieux militaires de Pétersbourg, que l'avance des Russes en Bukovine peut avoir pour conséquence le transfert des troupes allemandes, non sur le front serbe, mais à Jakobeni et à Dorna-Watra. Les mêmes milieux estiment que les progrès des Russes dans cette région produiront une heureuse influence en Roumanie et parmi la population roumaine de Transylvanie placée sous le joug magyar. L'état-major russe explique que la passe de Kirilbaba présente une importance particulière pour le développement d'opérations militaires complètes en Bukovine.

50.000 Autrichiens dans la région de Jakobeni et de Dorna-Watra.

PÉTERSBOURG. — Le critique militaire du *Novoïe Vremia* évalue à environ 50.000 hommes les forces autrichiennes concentrées dans la région comprise entre Jakobeni et Dorna-Watra. (Information.)

Les troupes allemandes concentrées aux frontières serbe et roumaine.

LONDRES. — Le correspondant du *Daily Telegraph* à Athènes dit tenir d'excellente source serbo-roumaine que le nombre des soldats allemands concentrés aux frontières de la Serbie et de la Roumanie atteint 250.000 hommes. (Information.)

Le colonel Garibaldi à Paris

Venant de Dijon, le colonel Garibaldi, accompagné de ses frères, le capitaine Ricciotti et le lieutenant Santo, est arrivé lundi soir, à 7 heures, à la gare de Lyon. Hier matin, il a fait visite à ses blessés à l'hôpital italien du boulevard Montmorency, où ils sont entourés des soins les plus délicats par Mme la duchesse de Camasstra, intendant major, et la princesse Caracciolo, son épouse, introduit par le duc de Camasstra, entouré de médecins, le colonel a passé au milieu d'une double haie de blessés convalescents. La visite dans les chambres où sont couchés blessés français, italiens, tunisiens, soudanais, fut d'une émotion intense : les blessés de la légion garibaldienne, en voyant leur colonel, se dressèrent sur leur séant et dans les yeux de plusieurs on vit briller une larme de joie. Tous demandaient quand ils pourraient repartir rejoindre le front. Admirable dévouement à une cause, à un nom : Garibaldi !

Le colonel est allé ensuite saluer le général Niox, gouverneur des Invalides. Le général, entouré de ses principaux collaborateurs, a reçu le colonel et ses deux frères. Un drapeau des volontaires italiens était déployé par un sous-officier, ce qui ajoutait à ce cadre militaire un symbole évocateur.

Le général Niox, d'une voix empreinte d'émotion, a rendu hommage à la valeur des garibaldiens. Il a présenté l'épée que portait Napoléon à la bataille d'Iéna : le colonel s'est penché et pieusement l'a baisée. Le général a mis sous ses yeux d'autres reliques de gloire impérissable et des manuscrits, ordres de bataille, écrits par Garibaldi le Grand.

Le colonel a exprimé au général son désir de faire encore beaucoup plus pour la France, sa seconde patrie, sous l'étiquette. Il voudrait avoir avec lui tous les Italiens enrôlés et qui sont disséminés dans les armées. Avec l'esprit dont il sait animer ses hommes, il est sûr de faire de grandes choses pour la gloire de la France et de l'Italie. Il demande l'autorisation, conclut-il.

Comment sont traités au Maroc les prisonniers allemands

Dans un de ses numéros de la fin du mois de décembre, la *Gazette de Cologne* a publié une lettre écrite soi-disant par un Allemand débarqué du Maroc à Cadix, et dans laquelle il est dit que les prisonniers de guerre allemands sont traités si inhumainement au Maroc que bien peu ont chance d'en revenir.

Deux documents qui nous parviennent de Settat (Maroc occidental), où se trouve précisément un des camps les plus importants de prisonniers allemands, et qui ont été rédigés avant que cette information fût parvenue au Maroc, suffisent pour la réduire à néant.

Le premier, daté du 5 décembre, est une adresse remise par l'Association des sujets étrangers de la zone française de Settat au chef du service des renseignements de cette localité.

Elle est signée de MM. Léon J. Bresman, citoyen américain, président ; Rolatto-Joseph Guizel, sujet italien, vice-président ; J. Ronchi, sujet suisse, trésorier ; V. Linquist, sujet danois ; J. Gardos, sujet espagnol ; Rizya Mario, sujet italien ; Chiavado Vincenzo, sujet italien ; Indelicato Antonio, sujet italien, et de nombreux autres membres.

Nous en extrayons le passage suivant :

Nous, membres, etc., avons décidé :

1° D'exprimer au nom de l'humanité notre satisfaction toute philanthropique aux officiers français pour la manière dont ont été et sont traités les prisonniers de guerre allemands.

Le second est une lettre adressée le 2 novembre par M. Léon J. Bresman, citoyen américain, au chef du service des renseignements de Settat.

Nous en extrayons le passage suivant :

Je désire parler comme un citoyen américain, comme un citoyen qui connaît ce dont il parle. J'ai toujours été frappé de la bonté et de la large hospitalité que les Français accordent aux citoyens de toutes les nations. Je n'ai jamais été aussi touché que lorsque j'ai vu de quelle bienveillance ils entourent leurs prisonniers de guerre. J'ai pu constater qu'ils sont aussi bien logés et nourris que les soldats français et qu'ils ont tous les avantages qu'il est possible d'accorder à des prisonniers de guerre.

Le cas de M. Marteau

On a fait quelque bruit autour de M. Henri Marteau, le violoniste qui était, à la veille de la guerre, professeur au Conservatoire de musique de Berlin. On a dit qu'il s'était constitué prisonnier et que la presse allemande lui avait décerné des éloges pour cette attitude. Or, une lettre du maître Théodore Dubois, publiée dimanche par le *Figaro*, rétablit la vérité, qui est tout à l'honneur du virtuose ; en voici les principaux passages :

D'après une lettre qu'il a pu me faire parvenir par la Suède avant sa dernière arrestation, il résulte qu'il ne s'est nullement constitué prisonnier, mais qu'il a été arrêté immédiatement, avant qu'il lui fût possible de venir en France, et interné au camp de Dabritz, puis ensuite libéré conditionnellement. Il a bien été sollicité de se faire entendre, mais il refusa. Il ajoute ceci : « Je pourrais plus tard que ma situation vis-à-vis de la France est en règle. »

Depuis fin novembre, Henri Marteau est interné à nouveau à Burg, près Magdebourg, au camp des officiers prisonniers de guerre. La *Tribune de Genève* du 9 janvier en fait la constatation dans un article où elle relate ce qui s'est passé au sujet des arrestations successives de Henri Marteau par l'autorité militaire allemande, et où elle rappelle (ce qui est tout à son honneur et ce que je savais depuis longtemps) qu'il n'avait accepté de succéder à l'illustre Joachim qu'à la condition formelle, rendue publique, de conserver sa nationalité de Français et son grade d'officier de réserve dans l'armée française, condition qui avait été agréée.

Une lettre de M. Lanty, conseiller du commerce extérieur de la France à Berlin, rentré à Paris depuis fin novembre, confirme que l'attitude du virtuose n'a pas cessé d'être absolument correcte.

La malveillance n'a pas épargné le père de M. Marteau, une des notabilités les plus honorables de Reims, qu'on affirmait être imbu de sentiments germanophiles. Une éminente personnalité rémoise, dont nous croyons devoir faire le nom, nous informe que M. Marteau « a occupé depuis de très nombreuses années, à Reims, une situation considérable ».

Il est, ajoute notre correspondant, dans notre chambre de commerce une autorité très écoutée. Entièrement dévoué, et avec une compétence rare, à des œuvres économiques et sociales très françaises et très intéressantes, il a rendu d'émouvants services. Bref, il est dans toute l'acception du terme un bon Français digne de toute notre affection et de toute notre estime.

Nous sommes heureux d'enregistrer ces déclarations qui mettent fin, pour le père comme pour le fils, à des accusations aussi cruelles qu'erronées.

DANS LA MARINE

Nominations. — Sont nommés : les capitaines de frégate Docteur au commandement du croiseur de première classe *Jurien-de-La-Graffière*, l'hydrographe de deuxième classe Foudre.

Nouvelles parlementaires

La commission du budget entend M. Thomson

La commission du budget, réunie hier, sous la présidence de M. Clémentel, a entendu M. Thomson, ministre du Commerce, sur la situation économique de la France. M. Thomson a répondu à diverses questions sur la commission de ravitaillement de la population civile instituée auprès de son ministère et sur l'emploi des avances faites aux chambres de commerce en vue d'achats et de répartition des aliments de première nécessité. Ces divers points sont traités dans le rapport qui doit être distribué aujourd'hui au nom de la commission du budget touchant la conversion de décrets pris par le gouvernement dans les cinq premiers mois de 1914 pour avances à diverses chambres de commerce.

Le ravitaillement en charbon.

La commission des mines a entendu, hier, MM. Brien, van-Martin et Marcel Sembat, ministres du Travail et des Travaux publics. Celui-ci a fait à la commission une énumération très complète des mesures prises par le gouvernement pour intensifier la production minière nationale.

Il s'est ensuite étendu sur la question du ravitaillement en charbon, ainsi que sur celle du transport, donnant à ce double point de vue des prévisions très rassurantes pour l'avenir.

La chasse aux embusqués.

Le groupe socialiste, réuni hier à la Chambre, a voté l'ordre du jour suivant :

« Convenu que l'intérêt de la défense nationale commande, d'une part, l'utilisation la plus prévoyante et la plus entière des forces productives des industries concourant au bon fonctionnement de la guerre ; d'autre part, l'organisation la plus loyale en ce qui concerne l'emploi des hommes rappelés du front ou des dépôts ou maintenus au service d'appel pour participer à ces industries, le groupe socialiste se déclare décidé à obtenir les mesures suivantes :

1° Dans tous les ateliers publics ou privés travaillant pour la défense nationale, nul ne doit être appelé s'il n'était désigné par sa profession antérieure ;

2° Vérification sera faite immédiatement de la profession antérieure de tous les ouvriers actuellement employés dans ces industries ;

3° Seront renvoyés à leur dépôt tous ceux dont il sera constaté que la profession antérieure ne justifie pas leur emploi actuel, leur remplacement étant assuré par le retour d'ouvriers dûment qualifiés ;

Pour ce rappel, il sera tenu compte, dans la mesure du possible, de l'ancienneté de classe. »

Les députés mobilisés

La commission des congés, réunie hier sous la présidence de M. Ceccaldi, a voté l'ordre du jour suivant :

« La commission des congés, appelée à statuer sur quatorze demandes, regrette qu'on lui ait refusé la liste des députés mobilisés, sans laquelle elle ne peut remplir sa mission, et décide à l'unanimité de siéger exceptionnellement jeudi avant la séance de la Chambre. »

Après avoir pris connaissance de cet ordre du jour, un rédacteur de l'*Information* s'est présenté au ministère de la Guerre, où on lui a déclaré qu'il n'a jamais été dans l'intention du ministre de la Guerre de refuser au président de la commission communication de la liste des députés mobilisés. Mais le ministre n'étant en possession que d'une liste incomplète et inexacte, a prié le président de la commission de bien vouloir obtenir communication de cette liste à la présidence de la Chambre des députés.

L'ordre du jour du 4 février

Les présidents des grandes commissions réunies hier au Palais-Bourbon, sous la présidence de M. Deschanel, ont décidé d'inscrire à l'ordre du jour de la séance du 4 février un certain nombre de projets, parmi lesquels nous relevons : le projet de loi devant à 3 milliards la limite d'émission des bons du Trésor ; le projet autorisant l'émission d'obligations à court terme ; le projet relatif à l'interdiction de toutes relations commerciales avec les Austro-Allemands ; le projet concernant les sociétés allemandes ou autrichiennes d'assurances ouvrières ; le projet sur l'interdiction de l'absinthe, et le projet sur la limitation des débits de boissons.

Les Bons Municipaux de la Ville de Paris

En dehors du droit qu'ils confèrent à la souscription, par privilège, aux emprunts de la Ville de Paris qui pourront avoir lieu avant la date de leur remboursement, les *Bons Municipaux* offerts en ce moment au pair et délivrables de suite contre versement en espèces, donnent un intérêt de 5.50 0/0 net payable à un an de date, avec le capital.

Cet intérêt peut paraître extrêmement élevé pour une valeur de la Ville de Paris, mais il faut leur compte et des circonstances et de ce fait, qu'il s'agit là d'une opération à court terme qui n'aurait pas eu lieu si la Ville avait obtenu, en temps, l'autorisation d'émettre la seconde tranche de son emprunt de 900 millions destiné à ses grands travaux. Cette opération a d'ailleurs uniquement pour but de permettre à l'administration municipale de se procurer les ressources nécessaires pour faire face aux besoins extraordinaires que les événements actuels ont suscités.

Ce qui est certain, c'est que ces Bons, que l'on peut obtenir non seulement à la Caisse Municipale, mais aussi aux guichets de la plupart des établissements de Crédit, conviennent aussi bien aux petits qu'aux gros capitalistes, puisqu'ils comportent des coupures de 500 et même de 100 francs en capital.

Sur le front, les bleus saluent leur drapeau



Les bleus de la classe 14 viennent d'arriver au front, et, sans tarder, ils ont été prendre leur poste de combat dans un coin de la forêt d'Argonne. Blessé au cours d'un précédent engagement, le colonel du régiment a tenu à présenter aux jeunes le drapeau que leurs anciens ont toujours conduit à l'honneur. Dépouillé de sa gaine de cuir, le glorieux trophée est apparu aux yeux de tous ces vaillants, qui brûlent du désir de voler sur les traces de leurs aînés.

TRIBUNAUX

Un Italien devant le Conseil de guerre. — Un jeune Italien, nommé Monty, s'était engagé dans la légion étrangère et avait été envoyé à Nimès pour y être instruit.

De là, il fut dirigé sur le camp de Mailly. Il déserta, revint à Paris où il fut arrêté.

Il comparait, hier, devant le premier Conseil de guerre sous l'inculpation de désertion.

Au cours de son interrogatoire, Monty déclara qu'ayant lu dans un journal de son pays que tout Italien qui prend du service dans une armée étrangère sans autorisation, perd sa nationalité, reste soumis aux obligations militaires et encourt une condamnation à dix ans de prison, il avait écrit au ministre de la Guerre pour être relevé de son engagement. Sa lettre était restée sans réponse, il s'est libéré lui-même.

Après plaidoirie de M^r Bernardau, le jeune Monty a été condamné à deux ans de prison.

Refus d'obéissance. — Le troisième conseil de guerre condamne, le mois dernier, à six ans de travaux publics, le territorial Victor Gandin, qui, le 18 novembre, étant garde-vole près de Courbevoie, avait, malgré les ordres de son capitaine, refusé de laisser passer un employé de la Compagnie de l'Ouest, porteur de sa carte d'identité et de son brassard.

Ce jugement, ayant été cassé par le conseil de révision, l'affaire revenait, hier, devant le premier conseil, qui a confirmé purement et simplement le premier jugement.

Ajoutons que Gandin a déjà subi vingt-deux condamnations pour coups et blessures, dont six ont été prononcées par des conseils de guerre.

Une faussaire allemande. — Au moment de la déclaration des hostilités, une jeune Allemande, Verita Zamanowska, âgée de vingt ans, née en Pologne, qui vivait maritalement avec un Russe, M. Lazowes, fut invitée par le commissaire de police de son quartier à se retirer dans un camp de concentration.

Elle préféra se retirer en Suisse. Mais, en cours de route, elle changea d'avis, et, à la frontière, en exhibant les papiers de son ami, elle parvint à se faire délivrer un passeport au nom de Mme Lazowes.

Elle revint donc à Paris, mais elle fut arrêtée quelques jours après.

Zamanowska comparait, hier, devant le premier conseil de guerre, qui l'a condamnée à un mois de prison pour fausse déclaration.

Est-ce un espion ? — Le 15 novembre dernier, les gendarmes arrêtaient, aux environs d'Arras, le nommé Henri Demain, dit Demain, dit l'Evêque, demeurant à Saint-Nicolas (Pas-de-Calais), âgé de soixante-quatre ans, qui avait été dénoncé comme espion par sa fille, Mme Doudal, abandonnée depuis l'âge de cinq ans.

En effet depuis le commencement des hostilités, Do-

main avait une attitude des plus suspectes. Un jour, il s'était fait délivrer un laissez-passer pour aller à Arras, et les gendarmes l'avaient arrêté au moment où il se dirigeait vers les lignes ennemies. Un autre jour, il avait été aperçu faisant des signaux lumineux aux Allemands.

Mais l'instruction ne put établir ces faits, et l'inculpation d'espionnage fut abandonnée.

Henri Demain comparait, hier, devant le premier conseil de guerre, sous l'inculpation de mendicité et de cris séditieux. En effet, quelques jours avant son arrestation, il avait dit, dans un débit : « Si les Allemands venaient, je les conduirais dans les bons endroits. »

Il a été condamné à six mois d'emprisonnement.

Un déserteur. — Le même conseil a également condamné à trois ans de travaux publics le soldat Edouard Manès, du 20^e chasseurs, qui, en garnison à Vendôme, revint à Paris sans permission et se fit héberger par les époux Huet, auxquels il déroba un manseau imperméable.

L'inculpé était défendu par M^r Henri Gérard.

Morts au champ d'honneur

Le colonel Appert, commandant le 11^e d'infanterie. Le commandant J. Lotil, du 55^e chasseurs à pied, tombé le 8 janvier dans l'Aisne.

Les capitaines : L. Rigaud-Monin ; William-Max Thomas, du 27^e d'infanterie ; Germy-Sanguinot, du 4^e chasseurs à pied ; le capitaine de frégate Geynet.

Les lieutenants : Jacques Marlin ; Jean Jouglu, de l'artillerie, mort à l'hôpital militaire de Toul ; Henri Gouru du Roslan, du 22^e d'infanterie ; Henri Freychet, du 105^e d'infanterie ; Georges de Baucourt, du 1^{er} régiment étranger ; Fausto Zonaro, de la légion garibaldienne ; Kieber Pöfeln, du 7^e génie.

Le lieutenant de vaisseau Benoit.

Les officiers de la 40^e Pion, Séveno, Souben, Dentel.

Le docteur Eugène Alaux, médecin-major au 1^{er} zouaves.

Les sous-lieutenants : Alphonse Mazel, instituteur à Saint-Paul-de-Verny (Lot), tué le 16 septembre ; Joseph Vergnet, du 16^e d'infanterie.

L'adjudant Gaston Maille, du 19^e bat. de chasseurs à pied, tué en Belgique.

Les sergents : Eugène Hugon, du 4^e génie ; Adrien Deseu, du 105^e d'infanterie ; Christian Gaudier, du 22^e d'infanterie ; Gaston Triand, du 120^e d'infanterie ; Pierre Gauthier, du 15^e bat. de chasseurs alpins ; Edmond Müller, du 295^e d'infanterie ; Omer Baigne, du 32^e d'infanterie.

Xénophon Vahit, fils du photographe, caporal au 231^e d'infanterie, tué dans l'Aisne le 11 janvier.

Louis Tachet, du 17^e d'infanterie ; Henri Dudognon, du 50^e d'infanterie ; Joseph Margale, du 16^e bat. de chasseurs à pied ; Georges Colin, du 268^e d'infanterie ; Léonard Desbordes, du 11^e d'infanterie ; Raoul Feron, du 209^e d'infanterie ; Raoul-Léon Fougère, du 114^e d'infanterie ; Lucien Ernest Chevalier, du 77^e d'infanterie ; Léonard Sémier, du 14^e d'infanterie ; Henri Mungener, du 63^e d'infanterie ; Henri Martin-Réy, adjudant de Madrid, du 23^e d'infanterie coloniale, mort à l'ambulance de Saint-Rémy-en-Bouzemont.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. A. R. l'infant don Luis Fernando d'Orléans-Bourbon, après un séjour de deux mois à Madrid, vient de partir pour Saint-Moritz, accompagné de ses cousins, le duc et la duchesse de Durcas.

INFORMATIONS

— Le comte Georges de Villoutreys de Brignac, capitaine de réserve au 135^e d'infanterie, a été cité à l'ordre du jour de l'armée.

M. de Villoutreys est conseiller général de Pouvance (Maine-et-Loire).

— Le lieutenant Jean, du 1^{er} génie, qui a détruit à la mitraille une maison occupée par l'ennemi à quelques mètres des tranchées françaises, a été cité à l'ordre du jour de l'armée.

NECROLOGIE

— Le duc de Lorge, sous-lieutenant au 32^e dragons de réserve, fils du duc de Lorge et de la duchesse, née Coms-Brisson, est tombé au champ d'honneur, le samedi 23 janvier, atteint d'un éclat d'obus à la tête.

Le duc de Lorge était le chef actuel de la maison de Durfort-Civrac et le frère du comte Robert de Durfort, également sur la front.

— Avant-hier ont eu lieu à Marseille, au milieu d'une affluence nombreuse, les obsèques de M. Eugène Rostand, membre de l'Institut. Des discours ont été prononcés par les délégués des diverses sociétés dont le défunt était président.

Le deuil était conduit par MM. Edmond Rostand, de l'Académie française, son fils, Louis Marie, et Jacques de Margerie, directeur des affaires politiques et commerciales au ministère des Affaires étrangères, ses gendres, et Maurice et Jean Rostand, ses petits-fils.

— Mme Jane Catala Mendès vient d'avoir la douleur de perdre son père.

Nous apprenons la mort :

De M. Corty, président de la chambre de commerce d'Anvers. De M. Albert Colmet d'Auge, docteur en droit, décédé à l'âge de cinquante-deux ans. Il était le frère de M. Gaston Colmet d'Auge, ingénieur en chef des ponts et chaussées, chef du service technique des eaux et de l'assainissement de la Ville de Paris, actuellement lieutenant-colonel du génie à Verdun.

De Mme Louis Le Quellec, née Gaussens, veuve de l'armateur, ancien adjoint au maire de Bordeaux, décédée en cette ville à l'âge de quatre-vingts ans.

De Mme C. Dupuy, femme de M. Camille Dupuy, chef de la maison de Madame la comtesse de Paris, décédée à Nantes.

De Mme Marie-Sidonie Varasseux, veuve Fontaine, décédée à Trébeux à l'âge de soixante-quinze ans.

De Mme Chesnelong, mère de Mgr Chesnelong, archevêque de Sens, décédée à Orléans.

De M. Ernesto P. Ayala, consul général du Pérou en France, décédé le 19 courant à Londres des suites d'un accident.

De M. Jules Arreckx, industriel, décédé à Lille, vers le 10 décembre, sous l'occupation allemande, à l'âge de soixante-cinq ans.

Bu peintre belge Van der Ouwera, décédé à Anvers.

De Mme Malet de Chauny, née Blaudin de Chalais, décédée à Chicago. Elle était la mère et la belle-mère de M. et Mme Pierre de Chauny, de M. Paul de Chauny, M. et Mme Louis de Chauny et du baron et de la baronne Louis de Galember.

Ses trois fils et son gendre sont actuellement au front.

De M. A. Maymou, décédé en son domicile, 5, rue Rouget-de-L'Isle. Les obsèques auront lieu aujourd'hui mercredi.

Dans les Théâtres

Chaque théâtre devra verser au minimum de 10 0/0 une œuvre de bienfaisance

La matinée

Conférence de M. l'abbé Wetterlé. — Aujourd'hui, à 2 h. 1/2, aura lieu, à la salle de la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain, la conférence de M. l'abbé Wetterlé, député au Reichstag, sur la *Pensée française en Alsace-Lorraine*.

Comédie-Française. — Le tarif ordinaire des places sera maintenu, la Comédie-Française a daté du 4 février pour les places laissées vacantes par les abonnements, avec la dixième au plus pour les pauvres, selon l'usage.

La caisse du théâtre prendra à sa charge les 5 0/0 de droits supplémentaires imposés en ce moment par les circonstances.

La vente du petit Drapeau Belge. — On sait qu'à l'appel du Comité central franco-belge, l'Union des Arts, présidée par Mlle Rachel Boyer, Marie Leronte et Berthe Cerny, avait invité ses membres à prêter leur concours chaleureux à l'œuvre du petit Drapeau Belge. La recette de cette souscription a produit plus de 65.000 francs.

Vont les noms des artistes si dévoués qui ont collaboré à cette bonne œuvre :

Mmes Barin, Pierson, Marie Leronte, Piéras, Cécile Borel, Berthe Cerny, Laro, Renée du Minil, Rachel Boyer, Maillé, Jeanne Rémy, Valpreux, Devoyot, Yvonne Liffraud, Payotte et Jeanne Even, de la Comédie-Française; Mmes Lina Calvetti, Marthe Chénal, Lucienne Bréval, Hatto, Henriques, Aida Bodi, Charles, Géraldine Badet, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique; Mmes Jeanne Granier, Gloria Darby, Charlotte Lormont, Lander, O'Brien, Marguerite Sieval, Germaine Gallois, J. Pierly, Lise Berly, Marguerite Caron et Baylat.

Le Comité central franco-belge vient d'adresser la lettre suivante à Mlle Rachel Boyer, de la Comédie-Française, présidente de l'Union des Arts :

Madame la présidente,

Le Comité central franco-belge est très heureux de vous adresser et de vous prier de transmettre aux grandes et charmantes artistes qui constituent votre association ses sincères remerciements pour le concours si précieux que vous lui avez prêté et ses chaleureuses félicitations pour la magnifique recette que vous avez obtenue.

Le Comité se réjouit de ce résultat, il ne saurait s'en étourdir; les artistes nous ont habitués à les voir au premier rang, qu'il s'agisse de faire le bien comme de traduire le beau.

Veuillez agréer, madame la présidente, l'hommage de nos sentiments les plus reconnaissants.

Pour le bureau :

Le président d'honneur : JEAN DUPRE; le président : S. PICHON; le trésorier : M. ARTHUR MEYER.

Pour les régions du Nord et du Pas-de-Calais. — Au profit des réfugiés du Nord et du Pas-de-Calais, aujourd'hui, à 2 h. 30, matinée organisée par Mlle Passama, de l'Opéra, et Mme Guenlin-Bernard, 11, boulevard Jules-Sandeau (Passy), avec le concours de Mlle J. Passama, Jeanine Zurelli, de l'Opéra; Mélière, de l'Opéra; Dmowska, M. Félix Huguenet, Armand Hour, Andréyor, Bazilain, Grandjany, Forti, etc.

Au programme : *La Vie de bohème* (Puccini), fragments en costumes; *la Sonate paternelle*, drame en un acte, de M. Marc Quindin-Daubeval.

LES SPORTS

Comités d'Éducation physique

ACADEMIE DE PARIS

Demain vendredi. — Matin. — De 9 h. 1/2 à 10 h. 1/2, Gymnase Municipal, 32, Grande-Rue, à Montrouge : culture physique.

Après-midi. — De 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2, terrain de la F.G.S.P.F., rue Benoît-Malon, à Gentilly : culture physique; de 3 h. 1/2 à 4 h. 1/2, salle Maingnet, 52, boulevard Hausmann, Paris (8^e) : tennis, boxe, culture physique (se munir, si possible, de chaussures sans talon); de 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2, salle Deschamps, 48, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (10^e) : culture physique; de 1 h. 1/2 à 3 h. 1/2, Institut du docteur Bouteux, 11, rue de Malte, Paris (14^e) : éducation respiratoire (pour 30 élèves seulement); de 3 h. 1/2 à 4 h. 1/2, salle d'armes et de culture physique Masselin, 8, rue de la Bienfaisance, Paris (8^e) : culture physique; de 6 heures à 7 heures, Institut Kumlien, 58, rue de Londres Paris (8^e) : culture physique (pour 20 élèves seulement).

Soir. — De 8 heures à 9 heures, vélodrome d'Alver, rue Nélaton, Paris (15^e) : culture physique (le vélodrome peut contenir environ 500 élèves); de 8 heures à 10 heures, salle de l'Indépendance de Paris, 9, rue de Tlemcen, Paris (9^e) : culture physique; de 8 heures à 9 h. 1/2, Gymnase Sonnois, 83, rue de Paris, à Colombes (Seine); de 8 heures à 10 h. 1/2, Gymnase Pons, 16, rue Véron (14^e) : culture physique, lutte, poids, boxe; de 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, salle de culture physique, 115, route de Flandre, à Aubervilliers.

AERONAUTIQUE

L'Avion Club français, association libre, patronnée par le ministère de l'Instruction publique, va organiser des cours théoriques sur l'aviation; ces cours seront professés par M. James, ingénieur de l'Aéro Club de France. Se faire inscrire de 2 à 4, 8, rue Favart, Paris.

Une documentation complète sur la guerre

Cette documentation, la plus complète et la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior.

Contre un mandat de 10 francs pour la France et de 15 francs pour l'étranger, on reçoit franco les

Cinq premiers mois de la guerre

qui se composent d'un numéro spécial contenant tous les préliminaires de la guerre d'après le Livre jaune, de deux autres numéros résumant les numéros d'août épuisés, et de la collection de tous les numéros parus du 1^{er} septembre au 31 décembre.

Les expéditions se feront fin janvier : on souscrit dès maintenant.

LES PETITES ANNONCES

d'EXCELSIOR.

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

1 franc la ligne

DEMANDES D'EMPLOI — GENS DE MAISON

2 francs la ligne

OFFRES D'EMPLOI — LEÇONS — LOCATIONS — PENSIONS DE FAMILLE — APPARTEMENTS MEUBLES — OCCASIONS — FLEURS ET PLANTES — CHEVAUX, VOITURES ET HARNAIS

2 fr. 50 la ligne

ALIMENTATION — CAPITAUX — AUTOMOBILES — CHIENS — ANIMAUX DIVERS — FONDS DE COMMERCE — VENTES ET ACHAT DE PROPRIÉTÉS — CABINETS D'AFFAIRES — COURS ET INSTITUTIONS

DEMANDES D'EMPLOI

ITALIE. Personne très capable accepterait voyager comme aide de bonnes maisons françaises. Se chargerait des achats, ventes, paiements, encaissements, etc. Références sérieuses. S'adresser à M. A. BRAYDA, via Giotto, 15, à Turin (Italie).

Homme, 35 a., sach. tr. bien l'anglais, ag. été 20 a. de comm., 1^{er} ch. situat. Réf. sér. C. Marchand, poste r., Bois-Colombes.

Demoiselle, 30 ans, modiste, sérieuse, b. réf. sér., cher. 1^{er} ch. situat. E. Marchand, poste rest., Bois-Colombes.

Dame vve des, ménage stable pr le matin. P. H., 48, r. Ponthieu.

GENS DE MAISON

Française dem. place femme de chambre connaissant bien service de table et couture. Ecr. F. A., 15, rue Debelleyme.

OFFRES D'EMPLOI

COPIE FACILE CHEZ SOI, BIEN A ACHETER. Ni vente, ni placement. Travail assuré garanti. — Ecrire Librairie Populaire, Bergerac (Dordogne).

LEÇONS

LEÇONS D'ANGLAIS, par correspondance, de M^{me} GUILLERME, 18, rue Héronnière, à Nantes. — Au mois, 15 francs. Prix réduits pour deux élèves de même famille.

A UTOS. — Obtention rapide du permis de conduire. Leçons théoriques et pratiques sur torpédos 4 cylind. modernes. COPIN, mécanicien, 58, rue Gravel, à Levallois (marie).

APPARTEMENTS MEUBLES

Agence de la Madeleine, 18, rue Royale, indique gratuitement tous les appartements meublés à louer de tout Paris.

PENSIONS DE FAMILLE

Famille très recom. Mme Marchand, 70, av. Belles-Vues, Bois-Colombes (S.), 12 m. cent. Paris, reçoit pens. en famille. Chauff. cent., élect., salon, piano, s. de b., jardin.

VENTE ET ACHAT DE PROPRIÉTÉS

Paris

Achète immeuble Paris. Guilloze, Château-Bernard (Charente).

Banlieue

PETITS TERRAINS PAS CHER à vendre ou louer. Plans, détails, conditions. S'adresser à Ch. JEANVIN, 8, villa Jeanne, à Asnières (Seine).

ALIMENTATION

POUR NOS SOLDATS ET LES GOURMETS. UN SAUCISSON D'ARLES extra, 100 gr., fait, recommandé, 4 fr. 90; deux, 8 fr. 80. Mandat lim. Vincent, p. St-Roch, Arles.

HUILE D'OLIVE garantie pure sup. 10 lit. fr. c. mandat ou remb. de 19 fr. 50. L. BERNARD, à Sorgues (Vaucluse).

TRES ÉPROUVÉE financièrement, je garderai une sincère reconnaissance à toute personne me prenant sa provision vin rouge que je céderai à 29 fr. l'hecto, rendu franco de port et congé payé, fait d'ailleurs votre propriété. Paiement contre remboursement net. JULES BUC, à Andas (Gard).

RAVITAILLÉS pour l'armée trouveront chez M^{me} VIEUX, 66, rue de Bondy, tous articles les intéressant.

Excell. porcs de terre bl., 6,05 la livre. Saucisses r. extra, 0,07 pr 100 kil. dom. Paris. Err. M. Léon, 120, rue Rivoli.

MIEL garanti naturel. Colis postaux 3, 5 ou 10 kil. contre mandats de 6, 10 ou 18 fr. — Janvier, Dinan (C.-du-N.).

CHICORÉE pr. rempl. commandes échantillon et prix. — Barthélemy, 31, rue Limare, Orléans.

LIBRAIRIE

LE LIVRE ROUGE : Les Atrocités allemandes, rapport officiel et la réponse de la commission d'enquête. Le Livre Rouge, un volume de bibliothèque, franco 50 centimes, recommandé 60 centimes, étranger 75 cent., en timbres ou mandat adressés à Quenon, édité, 16, rue Alphonse-Daudet, Paris (14^e).

PRODUITS DE BEAUTE

Shampoo, teinture incol., 3 fr. 50, parf. St-Maur (Seine). T. 225.

OCCASIONS

On désire GILARD (Henri), 28^e dépôt, La Rochelle, collections GILARD et ORNEMENTS d'uniformes.

On offre.

Chandails, 5,95 et 9,95. Couvertures, 4,95 et 9,95. Changettes mixtes, 12 fr. douz. Page-Réal, même trikot, 3,45. Gants laine trile, 2 doigts, 3,45. Fes. cont. mandat. Prix spéciaux pr revendeurs. COMPTOIR DES SPORTS, 111, r. de Buzot, Marseille.

Voitures d'enfants et fantaisie tout. pr. blessés à vend. à des prix tr. avants. E. Vincent et cie, 30 à 35, r. de Montsouris.

LAINES D'ANGLETERRE. Détail : 5 fr. 25 1/2 demi-kilogr. Demi-gros. — FRADET, 24, rue du Bac.

CHIENS

Centaine BERGERS LOUPS Alsacé, Belges, Bouvier, dressés, tous services, garde, défense, police, ambulance, sentinelle, estafette, maison. Pensions idéales. Catalogue timbre. — M^{me} HART, à Bourg-la-Reine (téléphone 83).

GRIFFONS bruxellois, brabançons, 1, rue Bailly, P. 3.

Louise manchon admt. r.p. dep. 100 fr. Pensions 1^{er} pa. 100 fr. 12, r. St-Genève (L. 546), Courbeville, gare Asnières 3 m.

LOULOUS Yorkshires, Toy minus. Colleur, 28, rue Erard.

Spl. LOULOUS minus, nains, la change, 100, hâtes, mar- rons, blancs, taille rare, nombre, prix étranger. Sable par fameux SABLE MITE beauté. Châtons. — Languet, à Lisieux.

ANIMAUX DIVERS

A vendre : volatiles, pigeons, lapins, matériel; anes 3 ans, A attelés. — 45, boulevard d'Aulnay, Villemonble (Seine).

VILLÉGIATURES

COTE D'AZUR

CANNES HOTEL DES ANGLAIS. Meis. 11 prem. ord. Conf. moderne. Ouvert comme chaque année depuis septembre. Personnel excl. français et anglais.

HYDRIK (Var). GRIMM'S PARK HOTEL. Confort HYDRIK moderne. Prix modéré. Pension 8 à 15 fr. 1 repas. Electricité et chauffage compris. Cure d'air.

CANNES. VILLA ZEPHE, 16, r. de la Croix. Sup. app. meub. à louer. Tr. conf. Jard. Ecr. au pp^r pr recevoir plan, vue et prix.

AGAY (COTE D'AZUR). Un des plus beaux coins du nouveau ravin, centre d'excursions pittoresques, dans l'Estérel. Climat tonique et sédatif avec la mer, la forêt, la montagne. HOTEL DES ROCHES ROUGES, plein Midi, d'immense parc, sous confort, depuis 10 francs. — RIESSES, dans un but philanthropique, ref. hôtel, essentiellement français, fait remise aux blessés de la guerre de la moitié du prix de la pension.

La guerre à l'opium

L'autorité supérieure communique aux journaux de Toulon :

Par arrêté en date du 14 janvier courant, M. l'amiral gouverneur, usant des droits de police spéciale qui lui sont conférés par l'état de guerre, a décidé l'expulsion du camp retranché de Toulon de la demoiselle Faragon, dite « Libellule », qui avait été condamnée récemment pour tenue de fumoir d'opium. On nous affirme que d'autres mesures suivront. L'autorité maritime serait, en effet, résolue à prêter des navires dont elle dispose actuellement pour mettre un terme à une situation qui a été que trop dure et à sévir contre les fumeurs d'opium qui deviendraient, par leur incessante propagande, un danger public.

La Bourse de Paris

DU 26 JANVIER

On est toujours aussi calme, avec des cours un peu moins bien tenus que la veille. On remarque notamment le tassement de notre 3 1/2, ce qui, d'ailleurs, ne saurait surprendre, après le mouvement de hausse des titres la semaine précédente par cette valeur. Il finit à 88,50 contre 89,05.

Parmi les emprunts russes, quelques fléchissements également : 3 0/0 1891, 61,50 au lieu de 61,80; 1896, 58,00 contre 58,80.

Aux banques, la Banque de France s'améliore de 4,775 à 4,795. En revanche, la Banque de l'Algérie recule de 2,525 à 2,505; Crédit Lyonnais, 1,040 contre 1,045.

Chemins de fer indécis : le Nord recule de 1,355 à 1,340.

Valeurs métallurgiques calmes. Par ailleurs, le Rio se maintient aux environs de 1,480. Sur le Marché en Banque, quelques dégagements aux métallurgiques russes.

CEUX QUI SE CHERCHENT

Demandant des nouvelles :

— Maurice Dumont, de Fresnay, près Douai, solait au 1^{er} rég. d'infanterie, 12^e comp. 3^e bat., mis à l'ambulance d'Arrou (Eure-et-Loir), de sa famille Dumont-Carter, de sa femme et de sa fille.

— M. CRISTE SUDAN, 20, The Bund Shanghai (China), de Mme veuve François Sudan, 43, avenue d'Orléans, Bruxelles.

FABRICATION FRANÇAISE

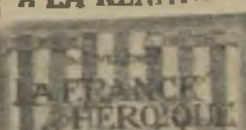
CHRONOMÈTRES

LIP

Les meilleures montres de précision
Eriger la marque LIP chez les Horlogers

VIENT DE PARAÎTRE

A LA RENAISSANCE DU LIVRE



78, Boulevard
Saint-Michel
PARIS

La France

Héroïque

1914-1915

Prix : UN Franc

En Vente : Dans toutes les Librairies, Bibliothèques des Gares, Marchands de Journaux, etc.

POUR L'ÉTRANGER CHEZ :

M. ZIPPER, 64, Rue Lafayette, à Paris

Le gérant : VICTOR LAVERGNE.

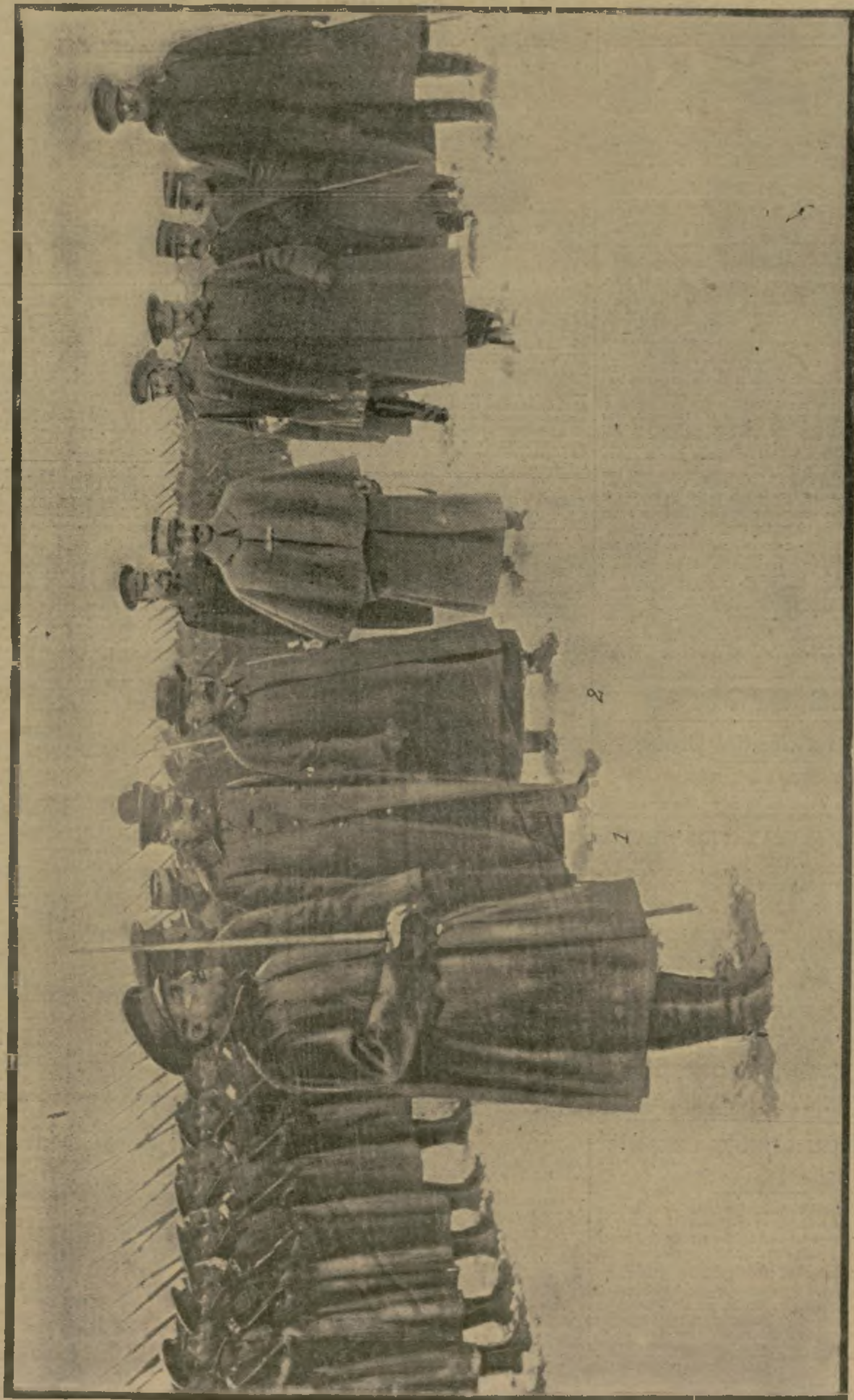
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volant

M. Millerand passe en revue les recrues anglaises à Aldershot

12

EXCELSIOR

Mercredi 27 janvier 1915



M. Millerand, accompagné de M. Gérard Nobel, du capitaine Cambefort et du capitaine Doumayrou, a passé les journées de vendredi et de samedi en Angleterre. En compagnie de lord Kitchener (1), le ministre de la Guerre (2) a visité Aldershot, où il a passé en revue les troupes qui y sont cantonnées, ainsi que les divisions de territoriaux.